

MEMOIRES
DE L'ACADEMIE
DES SCIENCES, &c.

AVIS DU LIBRAIRE.

LE Public eſt averti qu'il ſe répand une Edition furtive de ces Mémoires, joints avec d'autres piéces. Cette Edition eſt défectueuſe, 1° Par la qualité des Ouvrages qu'elle contient, qui ſont tous imparfaits, 2° Par le nombre même de ces Ouvrages, puiſqu'il y en manque au moins cinq. La préſente Edition en deux Tomes, reconnoiſſable par l'Eſtampe qui ſe trouve à la tête, eſt la ſeule complette, & la ſeule avoûée de l'Académie, ou de ſon ayant cauſe.



Σχεδάσαι θέλω μερίμνας.

Anacr.

MEMOIRES
DE L'ACADEMIE
DES SCIENCES,
INSCRIPTIONS, BELLES LETTRES,
EAUX ARTS, &c.

Nouvellement établie à Troyes en Champagne.

Α'στέρες μὲν ἀμφὶ καλὰν Σελάναν
Α'ψ' ἀποκρύπτουσι φαεινὸν εἶδος,
Οπότ' ἂν πλήθοισα μάλιστα λάμπῃ γᾶν.

Saph. ap. Eustat.

TOME I.



A TROYES,
Chez le Libraire de l'Académie.

Et se trouve A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue saint Jacques, au Temple du Goût.

MDCCLVI.

Nec aliud quicquam per fabellas quæritur
Quam corrigatur error ut mortalium,
Acuatque sese diligens industria.

Phædr. Fab. lib. 2. Fab. 1.

AVERTISSEMENT.

L'Académie de Troyes ne subsiste plus ; Elle s'assembla pour la derniere fois le 6 Janvier 1745. *Elle avoit dès-lors préparé une nouvelle Edition de ses Memoires, augmentée d'un Volume. Le Manuscrit fut laissé entre les mains du Secretaire, pour être rendu public. C'est sur ce Manuscrit revû, corrigé & augmenté par l'Académie même, qu'est donnée la présente Edition.*



EXPLICATION

DE L'ESTAMPE.

MOMUS est répresenté appuyé sur une Table, environné de Livres & de Monumens antiques, pour exprimer l'agrément & la gayeté que l'Académie a sçû répandre sur les Sujets de l'Antiquité les plus épineux. Devant lui est un Buste de Socrate, parceque la méthode de ce Philosophe, étoit d'instruire en badinant. En haut est une Renommée, tenant d'une main sa Trompette, & de l'autre un Médaillon, où la Lune est representée dans son plein, avec la Devise de l'Académie : *Sic fulget.*

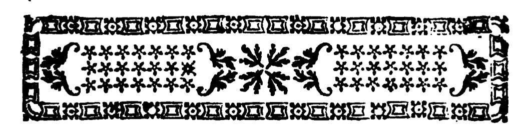
MEMOIRES
DE
LITTERATURE
ET DISCOURS
Tirés des Regîtres de l'Académie.

On a marqué d'une Etoile, les Ouvrages qui n'ont point encore paru.

TOME PREMIER.

TOME SECOND.

Nota. On avertit les gens du monde, de ne lire que le second Volume, le premier étant fait particulierement pour les Savans.



MEMOIRES DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES,

INSCRIPTIONS BELLES LETTRES, &c.

*Quoique l'Academie eût resolu de se borner au nombre de sept, M*** ayant desiré d'y être admis en qualité d'Associé étranger, ce sçavant Ecrivain y fut reçû le 19 Mars 1743 & prononça le Discours suivant.*

MESSIEURS,

Les sept embouchures du Nil, les sept branches du Chandelier de l'Apocalypse, les sept

Merveilles du Monde, & les ſept Sages de la Gréce vous avoient déterminés à borner votre Académie au nombre myſtérieux de ſept; un Réglement ſi judicieux avoit exclu de cette Compagnie différentes perſonnes d'un mérite rare, qui s'étoient préſentées pour y avoir place: aurois-je pû eſperer que vous feriez en ma faveur une exception ſi flateuſe? C'eſt néanmoins la grace dont j'ai l'honneur de vous remercier aujourd'hui.

Que ne m'eſt-il permis de vous marquer ici toute ma reconnoiſſance, en vous payant le tribut d'éloges qui vous eſt dû? ô combien de talens & de connoiſſances n'aurois-je point à

célébrer? Géometrie, Physique, Morale, Histoire, Critique, Astronomie, Astrologie, Eloquence, Poësie, Logogryphes, Acrostiches, gazettes; l'universalité de vos talens embrasse tout.

Mais la derniere Science que je viens de nommer, est celle qui vous occupe le plus. Oui, Messieurs, votre objet principal est la connoissance de la politique & de l'histoire, par l'étude des différentes Gazettes; mais vous attachant à la Gazette de France, comme au monument le plus sincere & le plus autentique, par-là vous faites assez connoître quelles sont les lumieres de votre esprit & la droiture de votre cœur.

C'eſt pour faire part au Public des tréſors qu'un fonds ſi fertile doit vous produire, que vous avez entrepris cette Concordance univerſelle des Gazettes, qui doit fixer la foy de la Poſterité ſur tous les évenemens de notre ſiécle. Telle autrefois, mais dans des temps moins lumineux, l'Académie Françoiſe qui ne faiſoit encore que de naître, ayant choiſi pour ſon objet la perfection de la Langue, & voulant en fixer l'uſage, entreprit en commun ce grand Dictionnaire univerſel, qui lui a fait tant d'honneur.

Je finis, Meſſieurs, en vous aſſurant du parfait dévouëment d'un homme, juſqu'ici dé-

ſenſeur déclaré de la vertu problématique.

---

*Mr. *** ayant ceſſé de parler, le Directeur de l'Académie prit la parole & répondit en ces termes ;*

MONSIEUR,

L'Académie vous remercie des loüanges délicates que vous venez de lui prodiguer. Si, malgré l'excluſion qu'elle avoit donnée à pluſieurs Amateurs, elle vient de vous recevoir dans ſon ſein, c'eſt qu'elle vous a jugé néceſſaire à ſa perfection ; elle réüniſſoit auparavant tous les differens états

qui forment la Societé civile; il ne lui manquoit qu'un homme de Lettres, & elle l'a trouvé en vous.

Vous avez parfaitement pénétré, Monsieur, nos occupations & nos vûës; la Gazette en effet, est notre objet principal; de bons Patriotes comme nous, pouvoient-ils en choisir un autre, dans des temps de trouble & d'agitation tels que ceux où nous sommes? mais quand le mal sera devenu moins pressant; quand la Paix qui, suivant nos combinaisons, doit incessamment se conclure, exigera de nous moins de spéculations politiques; alors nous nous permettrons quelques dé-

faiſſemens & nous pourrons deſcendre juſqu'à la Phyſique & à la Géométrie.

Mais comme il eſt des eſprits ſuperficiels qui ne rendent point aux Gazettes toute la juſtice qui leur eſt dûë, nous ſommes bien aiſes de donner ici un témoignage public & raiſonné de notre eſtime pour ces ſortes d'ouvrages.

Nous déclarons donc formellement, que les Gazettes ſont pour nous, ce que les écrits d'Homere ont été pour beaucoup d'admirateurs de ce Pere de la Poëſie; c'eſt-à-dire, que nous les regardons comme un répertoire de tous les Arts & de toutes les Sciences, comme la

régle des mœurs la plus sûre, comme le creuset le plus parfait pour affiner, & pour épurer l'esprit.

Mais indépendamment de ces avantages généraux, la Gazette nous paroît encore le meilleur modéle pour écrire l'Histoire: des vûës fines & appronfondies, un germe inépuisable de réflexions & de raisonnemens, une simplicité noble, une élégance de stile toûjours soûtenuë, une érudition vaste qui embrasse à la fois l'histoire de tous les Pays, voilà ses caracteres distinctifs.

Nous donnerons à toutes ces verités le plus haut dégré d'évidence dans notre Concordance

univerſelle, & dans les Remarques Hiſtoriques, Politiques, Métaphiſiques, Morales & Critiques dont nous avons deſſein de l'enrichir. En attendant, l'Académie a réſolu de faire concourir pour les Prix, & de propoſer pour ſujet : *la maniere de lire & d'étudier utilement la Gazette.*

C'eſt ainſi, que prodiguant au dehors les tréſors dont nous regorgeons, nous travaillons à nous former des éléves qui puiſſent un jour nous remplacer. L'ordre de la Providence, Monſieur, va bien-tôt vous ravir à l'Académie, & vous rappeller dans un pays qui croit être l'unique ſéjour des

Arts & des Sciences. Suivez votre destinée, & allez apprendre à Paris étonné, qu'il est quelque esprit & quelque bon goût dans le fonds de la Champagne.

DISSERTATION

SUR UN ANCIEN USAGE ;

Lûë dans l'Académie de Troyes, le 28 Mai 1743.

Par Mr. *** l'un des sept.

Tantum de medio sumptis accedit honoris.
Hor. Art. Poët.

L'Histoire nous apprend, Messieurs, les Guerres, les Victoires & les défaites des Nations les plus célébres de l'Antiquité ; mais par une fatalité dont on a droit de se plaindre, regardant comme au-dessous d'elle la connoissance des mœurs & des usages, elle

semble l'avoir abandonnée aux conjectures & aux disputes des Brissons, des Seldens, des Lipses & des Saumaises.

Une Académie telle que la nôtre, s'exposera-t'elle à recevoir de la Posterité un pareil reproche? Non, Messieurs; & c'est en mon particulier pour l'éviter que j'ai employé mes veilles à la Dissertation que j'ai l'honneur de vous presenter.

Elle a pour objet l'usage antique de faire dans la ruë du Bois, l'acte naturel & nécessaire anciennement appellé chez les Hebreux: *hesich raghlàv*; depuis chez les Grecs χίζειν; chez les Latins: *cacare*; maintenant en Allemagne: *Scheissen*

en Angleterre : *to-shite* ; en Italie comme chez les Romains : *cacare* ; en Eſpagne : *cagar* ; & qu'en France nous exprimons communément par le mot *chier* ; c'eſt-à-dire, que je vais avoir l'honneur de vous entretenir ſur l'uſage de chier dans la ruë du Bois.

Cette matiere étoit encore vierge : *intentatam noſtri liquêre Poëtæ* ; j'avouërai, Meſſieurs, qu'elle m'a tenté ; d'ailleurs, elle concerne un des beſoins les plus eſſentiels à l'homme ; raiſon ſuffiſante pour lui donner de grands droits ſur mon cœur : *Homo ſum, humani nihil à me alienum puto*. Enfin j'ai crû découvrir dans cet uſage une

Hor. *art. Poët.*

Terent *Heaut. act.* 1. *Scen.* 1.

preuve inconteſtable de l'ancienneté de notre Ville.

Voici donc l'ordre que je me propoſe de ſuivre dans cette Diſſertation. J'y veux établir :

1°. La maniere dont cet usage ſe pratique dans la ruë du Bois.

2°. Qu'il a été pratiqué de la même maniere par les peuples les plus fameux & les plus ſages de l'Antiquité : les Juifs, les Egyptiens, les Grecs & les Romains ; & que même ces peuples l'ont traité comme un point de Religion.

3°. Que cet uſage a paſſé de l'Egypte dans les Gaules, où les Druïdes l'ont apporté avec leur Religion, long-tems avant l'arrivée des Phocéens à Marſeille.

4°. Que, bien que cet usage, par la suite des tems, ait dû paroître singulier, vû le changement de Religion & l'alteration de l'antique simplicité; cependant jusqu'ici les Magistrats de cette Ville l'ont toûjours respecté.

5°. Je finirai par quelques reflexions sur une circonstance de cet usage.

La ruë du Bois est sans contredit une des plus belles ruës de cette Capitale de la Champagne. Elle commence du côté de l'Orient, au Gué formé par le bras de la Seine qui lave le mur des RR. PP. Cordeliers; delà elle monte jusqu'au rempart Premier point.

qui ferme la ville à l'Occident ; & elle y prend le nom de Corterie ou Marché aux Chevaux. Elle a par tout environ sept toises de largeur; au milieu coule un ruisseau qui la divise en deux parts égales ; c'est sur les bords de ce ruisseau, que tout âge & tout sexe vient payer le tribut journalier, auquel la digestion le soûmet.

Voici le Cérémonial qui s'observe en ces occasions : on se place d'abord de maniere que l'on ne soit tourné, ni du côté de l'Orient, ni du côté de l'Occident. On léve où l'on abaisse les linges & vêtemens qui couvrent les parties évacuantes ; on s'accroupit, les deux coudes posés sur les genoux, & la tête appuyée dans le creux des mains ; l'évacuation

l'évacuation faite, on ſe r'habille, ſans ſe ſervir de linge ni de papier : on regarde ce qu'on a fait, & l'on s'en va.

L'éloignement que l'on a maintenant pour la vûë & pour l'odeur d'un étron n'eſt point un ſentiment naturel ni raiſonnable ; c'eſt ſur quoi tous les Sçavans ſont d'accord ; c'eſt auſſi ce que veut dire l'Empereur Marc-Aurele Antonin, par cette belle penſée : *Que l'odorat doit recevoir également toutes les odeurs ; & que le Sage ne mépriſe ni ne dédaigne rien ſur le rapport de ſes ſens.* C'étoit en effet par ces grands principes, que l'on ſe conduiſoit dans les premiers temps du monde ; &

Deuxiéme point.

Lib. 10. n. 33.

l'homme étoit trop persuadé de la noblesse de son être, pour penser que quelque chose, qui sortoit de lui-même, & qui en avoit fait partie, pût être un objet de mépris.

On parloit donc alors sans periphrase & sans façon de tout ce qui a rapport à l'action de chier. Si l'on se sentoit pressé d'un besoin, on le satisfaisoit sans scrupule au milieu des ruës, & sous le nés des passans; & la maniere de chier étant alors chez presque tous les peuples un point de Religion, comme je le prouverai par la suite; il est à croire, que si en pareil cas, les assistans s'écartoient un peu, c'étoit moins par

un mouvement de répugnance, que par un ſentiment de reſpect.

Les Juifs chioient dans les ruës, c'eſt un fait qui n'a pas beſoin de preuves ; ils avoient reçù de nos premiers parens l'uſage de chier en plein air. Mais comment chioient-ils ? Précisément comme on chie dans la ruë du Bois ; c'eſt-à-dire, en s'accroupiſſant, & en ſe tournant invariablement du côté du Nord ou du Midi.

Pendant long-tems ils n'eurent ſur cet uſage d'autre Loi que la Tradition ; mais Jeruſalem ayant été détruite & la Nation diſperſée, les Rabbins apprehenderent, que cette pratique ne fût pas conſervée auſſi pré-

cieusement qu'elle le mérit
c'est pourquoi ils l'ordonnere
précisement dans leurs Livr
Barajetha in Massech. Berach. fol. 62. ap. lent. p. 10. Ecoutons le sçavant Akiba
c'est lui qui va parler , Aki
a dit : » j'ai appris trois chos
» La premiere, qu'il ne faut p
» se tourner du côté de l'Orie
» ni du côté de l'Occident , m
» bien du côté du Nord ou
» Midi. La seconde, qu'il ne fa
» pas se trousser débout , m
» quand on est accroupi.
» troisiéme, qu'il ne faut pas
» torcher le derriere avec la ma
» droite , mais avec la ma
» gauche..... (*) Tels sont
» mysteres de la Loy.

(*) *Tria didici. Didici* 1°. *quod non ve Orientem & Occidentem , sed versus Sept trionem & Austrum convertere nos debemus.*

La maniere de chier des Egyptiens n'étoit pas concertée avec moins de précautons. Aux repas que donnoient les Rois d'Egypte des premieres Dynasties, on apportoit un vase d'or ou d'argent pour que tous les conviés y chiassent, *in quibus ventrem levarent.* Diodore de Sicile nous apprend que, dans

Herodot. l. 2.

Alexand. ab Alex. l. 5. c. 21.

dici 2°. Quod non in pedes erectum, sed jam confidentem se retergere liceat. Didici 3°. quod podex non dextrâ sed sinistrâ manu abstergendus sit . . . Legis hæc arcana sunt. Akiba vivoit dans le II. Siécle. Dès la fin du x. le luxe des torcheculs avoit tellement gagné, que les Religieux de l'ordre de St Benoît ne pouvoient plus s'en passer. Dans la vie de Leon, Abbé de Nonantula, ce que Don Mabillon appelle le necessaire des Freres, *quæ fratribus necessaria*, est appellé dans l'auteur original, *anitergia*, des Torcheculs.

Annal. Benedict. sub. ann. 995.

Petr. Damian, opusc. 19. c. 11.

le cours ordinaire de la vie, les Egyptiens chioient en plein air, en se tournant invariablement du côté du Nord ou du Midi; & nous voyons dans Pline le naturaliste que les Mages avoient grand soin de leur recommander cette pratique. Ce peuple qui produisit les premiers Philosophes & les premiers Sages de l'Univers, regardoit tous les pets & toutes les vesses comme autant de divinités, & les adoroit avec une espéce de transport, *non sine quodam furore.* Il honoroit aussi d'un culte special & particulier l'Escarbot ou foüille-merde. Cet insecte qui naît dans la merde, qui s'en nourrit, &

Diod. Sic. l. 1. c. 8.

Plin. l. 28. c. 19.

Clem. Alex. recogn. l. 5.

Cæsarius. Dial. 1.

qui s'amuſe à en faire des pilules, *pilulas volvere*, étoit pour les Egyptiens l'image du monde, du Soleil, d'Iſis, d'Oſiris, en un mot le *nec plus ultrà* de la divinité.

Plin. l. 30. c. 11. n. 15. idem. l. 11 n. 30.

Kircher. Prodrom. Ægypt. c. ult.

Le ſçavant Pere Kircher rapporte à ce ſujet une hiſtoire fort agréable, & dont je ſuis bien-aiſe de régaler le Lecteur. Le Docte Jeſuite nous apprend qu'il l'a tirée d'un ancien Auteur Arabe.

Un Egyptien & un Perſan voyageoient enſemble; ils trouverent dans leur chemin un foüille-merde, qui rouloit en long & en large une pilulle de merde d'âne. Le Perſan, qui marchoit étourdiment, ne pre-

Kirch. ibid.

Pilulam in ſtercore aſini conglobatam hinc inde volventem,

nant point garde à l'insecte vénérable, mit le pié dessus & l'écrasa tout net. L'Egyptien effraïé de ce déicide énorme, leva les yeux vers le Ciel, & poussant les cris les plus lamentables, attesta Dieux & Déesses qu'il n'y avoit point de part. Le Persan qui ne sçavoit pourquoy tout ce tintamare, en demanda la cause à son Camarade: *Malheureux*, lui répondit ce dernier, *ne crains-tu point la vengeance des Dieux; toi qui viens de traiter si indignement l'image de notre grand Dieu Osiris*! L'histoire ajoûte que, vrai-semblablement le Persan marcha [...]a suite avec plus de cir[...]ection, dans la crainte de [...] s'atire:

s'attirer l'indignation de toutes les Divinités en bleſſant ce Dieu merdeux.

Les anciens Poëtes, que la Gréce regarde comme ſes Légiſlateurs, recommandoient aux hommes de ne point chier debout, ni du côté du Levant: Μηδ' αντ' ἠελίοιο τετραμμένος ὀρθὸς ὀμιχεῖν ni hors des rues: μήτ' ἐκτὸς ὁδοῦ. Mais, diſent-ils, un homme ſage & pieux doit s'accroupir; & le moins ſcrupuleux doit chier contre une muraille:

Ἑζόμενος δ' ὅγε θεῖος ἀνὴρ πεπνυμένα εἰδὼς
Ἢ ὅγε πρὸς τοῖχον πελάσας εὐερκέος αὐλῆς.

Heſiod. oper. & dies.

Un des préceptes de Pytagore étoit de ne point piſſer en face

Laert. in Pytagor. du Soleil : πρὸς ἥλιον τετραμμένον μὴ ὀμιχεῖν. Tous les Poëtes de l'ancienne Comédie parlent très-souvent de pets, de vesses, de merde, &c... ce qui nous prouve que les Grecs n'avoient point d'aversion pour la merde. Aristophane nous présente plusieurs traits, qui établissent que les Athéniens chioient dans les rues; un des plus frappans, est le discours que cet Auteur met Act. 5. Scen. 2. dans la bouche de Strepsiades, Comédie des nuées : ce morceau mérite d'être ici traduit en entier. C'est un pere qui étant maltraité par son fils, lui reproche son ingratitude. „ Mal-„ heureux, lui dit-il, c'est moi qui „ ai pris soin de ton enfance ;

» à peine ſçavois-tu balbutier,
» que j'entendois déja ce que tu
» voulois. Diſois-tu, *nanan*? je
» courois vîte te chercher à
» manger. Je n'attendois que tu
» dîſſes : *caca*? pour te porter
» dans la ruë, & là; je te faiſois
» chier entre mes bras. A préſent
» tu veux m'étrangler! j'ai beau
» crier que je me meurs d'envie
» de chier; impur que tu es! tu
» ne veux pas me laiſſer ſortir
» dans la ruë, & en me ſerrant
» la gorge, tu m'as fait chier
» tout par ici!

A Lacédémône, on chioit auſſi dans les ruës, Plutarque nous a tranſmis une avanture qui ne laiſſe aucun doute là-deſſus. Des Députés de l'Iſle de Chio,

in Apopht. Laconic. p. 232.

étant à Lacédémône, allerent voir par curiosité le lieu où se rendoit la justice. Comme ce jour-là ils avoient dîné en ville, s'étant senti pressez d'un besoin, ils chierent tous sur le Siége des Juges. On trouve bien-tôt leurs étrons, & l'Histoire en vole de bouche en bouche : grand bruit: tout Sparte est en rumeur. On croit reconnoître l'ouvrage de quelque plaideur mécontent;on informe. Mais quand on eût découvert d'ou le coup partoit, on excusa l'ignorance de ces étrangers, qui pouvant chier dans toutes les ruës, ne sçavoient pas qu'à Sparte on n'étoit point dans l'usage de chier sur le tribunal des Ephores ; les Parties furent

donc renvoyées hors de Cour & de Procès. Les Lacédémoniens même prirent si bien la chose, que depuis, pour exprimer un homme qui ignoroit les usages de leur ville, ils disoient en proverbe; c'est un homme de Chio qui chie (*) *Chius cacans.* *Vet. interpr. Aristoph. in pacem.*

(*) Robert & Henry Etienne, ainsi que tous les Hellenistes ont dérivé le mot *chier* du grec, Χέζειν. Le Duchat le fait venir du Flamand *Schyten.* Tous ces Sçavans sont dans l'erreur.

Chier vient du latin *Cadere.* Dans son acception primitive, il ne signiffioit autre chose que, *tomber*, *être assis.* On le trouve dans le premier sens, dans les chansons Mss. de Monsignor Gauthier d'Argies, Mss. de Clairambault, p. 537.

Et se tu vois quele rie
De la dolor que je sent,
Li chie *au pied doucement*
En chantant: merci li crie.

Au fol. 20. col. 2. des Poësies de Mss. d'Eustache des Champs, on trouve le mot

Originairement les Grecs ne se torchoient point le derriere ; ou bien s'ils se le torchoient ;

Chier dans les deux significations.

Depuis la mort du vaillant Roi Basin,
Qui de Thoringe avoit la Seigneurie ,
Et du Fleuve qui chiet *dedans le Rhin,*
Sur lequel chiet *la Cité orgeuillie &c.*

Ce fut dabord pour exprimer l'acte naturel d'une maniere honnête & detournée qu'on se servit du mot *chier ;* mais cette signification ayant rendu le terme ignoble dans son acception primitive, pour l'y réhabiliter on en changea la terminaison , & de *chier* l'on fit *choir.* Voila ce qui a trompé tous les sçavans. Car voyant à ces deux mots une terminaison & une signification differentes ; ils ne se sont pas douté qu'ils eussent la même origine , ou plutôt que ce ne fût qu'un même mot. A la fin du XVI. Siécle *chier* s'employoit encore d'une maniere honnête. *Pleurés donc & chiés bien des yeux , vous en pisserés moins ;* est-il dit , dans le moyen de parvenir ; hist. du jeune homme fessé.

ce n'étoit qu'avec les doigts ou les habits. C'est ce que nous voyons dans Homere, à l'occasion de Nausicaa. Cette Princesse demande à son pere son char & ses chevaux, pour aller avec ses femmes laver ses chemises. *Mon Pere*, lui dit-elle, *vous avez déja marié deux filles; comme elles n'ont plus besoin de galants, elles n'ont plus besoin de propreté: mais pour les trois qui restent, croyez-vous qu'elles puissent aller briller aux Ballets & aux Assemblées avec des chemises merdeuses?* (*)

(*) L'Auteur a cité ce passage de memoire, & s'est trompé. Il n'est point question dans Homere des filles d'Alcinoüs, mais de ses fils. Ce sont leurs chemises que la Princesse va laver.

A Rome on ne se faisoit point difficulté de parler de merde. Horace, le délicat Horace & tous les Poëtes du siécle d'Auguste en parlent en cent endroits de leurs ouvrages. (*) L'Empereur Heliogabal chioit comme les Rois d'Egypte dans des vases d'or ou d'argent. Il y avoit même à Rome de simples particuliers qui étoient dans le même usage.

Lamprid. in Eliogab.

Petron. saty. c. 27.

Mart. Ep. 37. l. 1.

Ventris onus misero, nec te pudet, excipis auro,
Basse, bibis vitro; carius ergo cacas.

Suet. in Claud. c. 32.

L'Empereur Claude avoit permis de peter à sa table. Caton

(*) L'Empereur Commode en mangeoit. *Dicitur sæpe prætiosissimis cibis humana stercora miscuisse, nec abstinuisse gustu.* Lamprid.

l'ancien nous dit, que lorsqu'il prenoit les auspices chez lui, s'il arrivoit à quelqu'un de ses Esclave de péter, il trouvoit que cela ne faisoit point de mal, *nullum mihi vitium facit.* *Cato Orat. de sacrileg.*

Les Romains appelloient par honneur Saturne, *Sterculius*, c'est à dire merderet. Lactance nous apprend qu'ils eûrent un Dieu nommé Merdier, *Sterputius a stercore*; & nous lisons dans Pline le naturaliste, que ce Dieu étoit fils du Dieu Faune, & petit-fils de Picus Roi des Latins. *Macrob. Saturn. l. 1. c. 7.* *Lact. de fal. rel. c. 4.* *Plin. l. 17 c. 9. n. 40.*

Dans toutes les petites ruës de Rome, il y avoit des baquets pour apprêter à pisser aux passans; c'est ce que nous apprenons

par un fragment du discours que prononça *C. Titius*, pour la Loi *Fannia*, l'Orateur y parlant de ces Juges qui se grisent avant que d'aller à l'Audience: *Ils ont tant bû* dit-il, *qu'ils emplissent tous les baquets qui sont dans les petites ruës: Nulla est in angiporto amphora quam non impleant*. C'est aussi ce que Lucréce nous dépeint si joliment, en parlant des petits enfans qui pissent au lit quand ils dorment.

Macrob. Sat. lib. 3. cap. 16.

Lucret. de nat. Rer. l. 4.

Pusi sæpe lacum propter, se, ac dolia curta,
Somno devincti, credunt extollere vestem,
Totius humorem saccatum ut corpori fundant.

Tant que les Curius & les Camille cultiverent eux-mêmes

le champ de leurs Peres, & y vécûrent de racines ; Rome ; ſimple & modeſte comme eux, chia ſans faſte, ſans raffinement, ſans moleſſe. On ſe contenta du plaiſir que la nature attache au beſoin de chier, ſans vouloir l'augmenter par une propreté mal entenduë ; je veux dire qu'on ignora l'uſage des torche-culs. Mais après la ruîne de Cartage, Rome n'ayant plus d'Emule, tout à coup ſes vertus dégénérerent ; le rafinement en tout genre fut porté à l'excès ; & par un luxe avant-coureur de la décadence de la République, les culs des Romains, qui n'avoient jamais été torchés, commencerent à l'être.

Salluſt. bell. Cat. l. Vellej. Paterc. lib. 2.

Ce ne fut pas seulement sur les premiers de Rome que ce luxe énorme exerça son empire; tout le peuple voulut s'accoûtumer à cette sensualité; ce fut comme une peste qui frappa sans distinction tout sexe, tout âge & tout état; *Quasi pestilentia invasit*, nous dit Salluste. Sall. ibid.

On plaça donc alors, pour la commodité du public, des éponges dans toutes les ruës. Ces éponges étoient attachées chacune au bout d'un bâton, comme nous l'apprenons par un fait que Seneque nous a conservé. Un criminel que l'on conduisoit au supplice ayant demandé la permission de chier devant le peuple, & l'ayant

obtenuë ; au lieu d'employer Senec. Epist. 70.
l'éponge & le bâton à l'usage ordinaire, il se fourra l'un & l'autre dans la gorge, & s'étouffa.

Plusieurs Antiques, qui sont parvenues jusqu'à nous, achevent d'établir mon opinion sur la façon de chier des anciens. Ce sont de petites figures de bronze qui representent un homme nud, ayant les jouës enflées, & accroupi comme on l'est dans la ruë du bois ; c'est à dire les deux coudes posés sur les genoux, & la tête appuyée dans le creux des mains.

Cette attitude à donné lieu à bien des conjectures de la part des Antiquaires. Le plus grand nombre a decidé que c'étoit le

dieu Pet, *deus Crepitus*. Le Pere de Mont-Faucon, dans son Antiquité expliquée, a été plus reservé. *nous en donnons*, dit-il,
Tom. 3. Part. 2. p. 326. *quelques uns, sans garantir que ce soit cela.*

Pour moi qui ai étudié la matiere plus qu'aucun sçavant, je crois pouvoir garantir que ce n'est pas cela. En effet le dieu Pet a-t'il besoin d'être nud? A-t'il besoin d'avoir les jouës enflées, & d'être accroupi? Ce sont-là de ces choses dont tout le monde est en état de juger par son experience journaliere. Il est donc tout simple de conclure, surtout après avoir vû ma Dissertation, que l'Antique en question representoit, non

pas le dieu Pet, mais un homme chiant selon le Rit des Juifs, des Égyptiens, des Grecs & des Romains.

Venons au troisiéme Point de ma Dissertation. J'ai dit que l'usage de chier en plein air, de la maniere dont nous le pratiquons, nous étoit venu de l'Egypte, long-tems avant l'arrivée des Phocéens à Marseille, & que les Druïdes nous l'avoient apporté avec leur religion. Troisiéme point.

Aucun des Auteurs anciens n'a parlé précisément sur ce fait; mais nous puisons dans leurs écrits une infinité de présomptions, dont les lueurs, quand on veut les réünir, forment un jour si éclatant & si pur qu'il

n'est pas possible de s'y refuser.

D'abord, il est certain que lors de l'arrivée des Phocéens à Marseille, la Religion des Druïdes florissoit depuis long-tems dans les Gaules; il est constant encore que toutes les Religions du Monde sont sorties de l'Egypte; Diodore de Sicile nous l'a dit, & le sçavant Pere Kircher nous l'a confirmé. Si donc, après avoir établi, comme je viens de le faire, que la Religion des Druïdes nous est venuë de l'Egypte, je puis prouver que la maniere de chier ait été un point de religion chez les Egyptiens, ne suis-je pas en droit de conclure, que c'est de ce même peuple que nous te-

Diod. Sic. lib. 3. cap.

Kirch. Prod. Egypt. c. 4

nons

nons l'uſage de chier comme nous le pratiquons : & que cet uſage nous a été apporté par les Druïdes ?

Or j'ai fait voir, au commencement de cet ouvrage, que les Egyptiens chioient comme nous chions; que cette façon de chier étoit chez eux un point de religion; qu'ils recueilloient precieuſement leur merde dans des vaſes d'or ou d'argent; qu'ils adoroient indiſtinctement tous les Pets & toutes les Veſſes; qu'ils eſtimoient, qu'ils honoroient le Foüille-merde, & qu'ils trouvoient dans ce Dieu merdeux l'image de toutes leurs Divinités. Après cela, ſe trouvera-

t'il quelqu'un d'assez peu raisonnable & d'assez mauvaise humeur, pour disputer à l'Égypte la gloire de nous avoir procuré cet agréable usage ?

Ne doit-on pas au contraire penser avec moi, que ce fut par des préceptes sur la maniere de bien chier, que les Drüides commencerent à poser les fondemens de leur doctrine ? Car enfin, lors de l'arrivée des Druïdes, qu'est-ce qu'étoient les Gaulois ? Des Barbares, vivant sans Loix & sans Discipline ; chiant à la verité, mais chiant sans goût, sans aménité, sans principes ; & tournant indistinctement un derriere irreligieux à tous les aspects de l'horison.

Il est donc tout naturel de présumer, que la premiere chose que firent les Druïdes, fut d'apprendre aux Gaulois, que la maniere de chier n'étoit rien moins qu'indifferente ; de leur faire connoître les quatre points Cardinaux de l'horison ; de leur dire : *Voilà l'Orient, voilà l'Occident, voilà le Midi, voilà le Nord : il faut chier du côtè du Nord & du Midi, mais il ne faut pas chier du côté de l'Orient, ni du côté de l'Occident*; ce fut enfin de les faire accroupir devant eux, pour leur montrer comment, en appuyant la tête sur les mains & les coudes sur les genoux ; on pouvoit, au grand soulagement des jarrets, trouver

dans les piés un point d'appui commode & naturel. Voilà, ce me semble, notre façon de chier débroüillée avec toute la netteté possible.

Quatriéme Point.

Cet usage s'est maintenu avec honneur jusqu'à nos jours. Ni l'invasion des Gaules par les Romains, ni les irruptions des Barbares, ni le changement de Religion n'ont pû y porter atteinte. Le luxe même, ce tyran de toutes les vertus, ce fleau plus cruel que la guerre: *Sævior armis luxuria*, a fait d'inutiles effors pour lui porter le coup mortel. Il est vrai néanmoins de dire, que sous Clovis le Grand, la doctine des Druïdes ayant été totalement abolie, & l'ancienne

diſcipline s'étant beaucoup relâchée, on crût (mal à propos ſans doute) pouvoir ſe diſpenſer de chier dans toutes les ruës. On déposſédadonc l'uſage de chier d'une partie de ſes anciens domaines ; mais pour faire connoître que ce n'étoit ni par mauvaiſe volonté, ni par un ſentiment de mépris, chaque Pays, chaque Ville lui affecta ſpécialement certains quartiers; & l'on voulut qu'il continuât d'y être pratiqué avec les cérémonies, le reſpect & la tranquillité ordinaires: non plus à la verité par principe de religion, mais pour être à la Poſterité un monument de l'antiquité des lieux où il ſe trouveroit pratiqué.

La ruë du Bois fut choisie par les Troyens pour être dépositaire de ces monumens précieux, Voilà la source du respect que nos Magistras ont toujours eu pour cet usage, respect si bien cimenté, que, depuis Clovis jusqu'à nos jours, on ne la vû qu'une seule fois se démentir. Ce fait, qui n'est imprimé nulle part, mérite d'être transmis à la posterité.

Il y a environ cent ans, que la Ville eut à sa tête des Magistrats aussi peu éclairés, que ceux qu'elle choisit d'ordinaire le sont beaucoup. Ces Magistrats sans érudition & sans goût s'aviserent de jetter un regard de dédain sur l'usage pratiqué

dans la ruë du Bois ; & leur projet n'alloit pas moins qu'à porter une main prophane sur tous les monumens respectables qu'on y trouve à chaque pas.

La nouvelle en fut bien-tôt portée dans le quartier. Maîtres Tisserands, Compagnons, Trameurs, Fileuses de coton, tous les interessés s'assemblent tumultuairement dans l'endroit vulgairement appellé les *Alloures* ou *Alloires de la Corterie*. Là, il fut déliberé sur le salut commun. On résolut d'envoyer des Deputez à l'Hôtel de Ville ; un nommé Briet, maître Tisserand, homme de tête & beau parleur, & un autre dont le nom s'est malheureusement perdu dans

la nuit des temps, furent élûs pour remplir ce ministere glorieux. Ils partirent pour l'Hôtel de Ville, environnés d'une foule inombrable de tout âge & de tout sexe : semblables à ces anciens Tribuns, qui montoient au Capitole, pour défendre les intérêts du Peuple Romain contre les entreprises du Sénat.

Arrivez devant le Conseil de Ville, on fit silence. Nos Députez sans perdre le tems en paroles inutiles, adresserent aux Magistrats cette harangue si courte, mais si belle, & si pleine d'énergie : MESSIEURS, NOS PERES Y ONT CHIE', J'Y CHIONS, ET NOS ENFANS Y CHIERONT. Ce peu de mots, dignes de l'an-

cienne Sparte, fit un effet prodigieux ; tout le monde en fut frappé ; des cris d'acclamation s'éleverent de toutes parts ; le Corps de Ville, reconnoiſſant l'injuſtice de ſes prétentions, accorda aux Députez tout ce qu'ils pouvoient deſirer ; & la ruë du Bois, glorieuſement maintenuë dans la joüiſſance de ſes droits, vit avec tranſport, tous les Culs de ſes Vaſſaux revenir à la maniere accoûtumée, lui rendre l'hommage, & lui payer le tribut qu'ils lui devoient.

Juſqu'ici, Meſſieurs, je vous ai fait voir la façon dont l'uſage de chier ſe pratique dans la ruë du Bois ; je vous ai prouvé que Cinquieme point.

cet usage avoit été pratiqué de la même maniere par les Peuples les plus célebres de l'Antiquité ; qu'il avoit été regardé chez eux comme un point de religion ; qu'il nous avoit été apporté de l'Egypte par les Druïdes ; & que les Magistrats de cette Ville l'avoient toujours respecté. Il ne me reste plus qu'à vous donner les réflexions que j'ai eu l'honneur de vous promettre sur une circonstance de cet usage, & par lesquelles j'ai crû que mon ouvrage devoit être couronné.

Cette circonstance, est l'habitude où l'on est, après qu'on a chié, de regarder ce qu'on a fait. De graves Auteurs ont

prétendu qu'on ne regardoit son étron, que depuis qu'Arius, par punition divine, chia tous ses intestins. J'ai été long-tems du sentiment de ces Auteurs; mais après une mûre réflexion, j'ai crû devoir changer d'avis.

En effet, quels sont ceux qui chient dans la ruë du Bois, & qui y regardent leur étron? Ce sont, j'en conviens, des gens fort estimables & très-utiles à la Societé; mais qui, pour l'ordinaire, n'ont pas fait l'objet de leurs études, ni de l'histoire prophane, ni de l'histoire Ecclésiastique. J'oserois même assurer que, les trois quarts & demi d'entre eux n'ont jamais oüi parler, ni d'Arius,

ni de sa Doctrine, ni de la vengeance que la divine Justice exerça sur lui. Cela posé, s'ils regardent leur étron, ce ne peut être par un sentiment réflechi, fruit d'un sçavoir qu'ils n'ont point acquis; il faut donc que ce soit par un mouvement naturel, & c'est mon opinion.

Cette opinion, conséquente au sistême général de cette Dissertation, où j'ai démontré, que, naturellement nous aimions la merde, est fortifiée par ce sistême, & réciproquement elle le fortifie.

Elle a en sa faveur ce bel Adage, connu de tout le monde, & fondé sur l'experience & sur la raison: *Chacun trouve que son*

étron a l'odeur bonne : Stercus ſuum cuique bene olet. Elle eſt conforme au cours ordinaire de nos ſentimens & de nos paſſions, ſuivant lequel, tout ce qui vient de nous, nous eſt toujours cher. Car enfin, Meſſieurs, qu'eſt-ce qu'un étron ? C'eſt nôtre ouvrage, c'eſt le fruit de nos entrailles, c'eſt un enfant malheureux que nous allons abandonner pour toujours : hé n'eſt-il pas naturel qu'avant que de le quitter, on lui accorde au moins un régard !

D'ailleurs, qui ſont ceux qui regardent leur étron avec le plus de complaiſaince ? Ce ſont les enfans, qui, exempts par leur âge du joug des préjugez ;

suivent sans réflexion les mouvemens de la nature. J'en ai vû de ces enfans, qui restoient un quart-d'heure auprès de leur étron ; qui le remuoient même avec un brin d'osier ou de sarment : & qui, durant toute cette operation, apportoient à l'examiner une attention aussi serieuse, que ces anciens Augures, qui croyoient pénétrer le sort des Nations, dans les entrailles des victimes qu'ils venoient d'égorger.

Je finis par une réflexion qui me paroît concluante. Nous voyons des gens élevés avec soin, versés dans les Sciences & répandus dans le monde ; c'est-à-dire, voguant à pleines

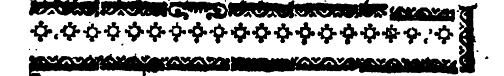
voiles sur l'Océan des idées fausses & du préjugé, en qui néanmoins la nature plus forte, laisse encore éclater un goût décidé pour la Merde. J'en connois plusieurs que je pourrois vous nommer, en qui ce goût pour la Merde est si puissant, qu'ils ne vont jamais sans en porter un peu avec eux; non pas à la verité dans des vases d'or ou d'argent, comme les convives des premiers Rois d'Egypte, & quelques-uns d'entre les Romains; mais du moins après la chemise & dans les vêtemens.

Claudite jam rivos, pueri, sat prata biberunt.

Virg Egl. 5.

Il s'étoit élevé dans l'Academie une dispute assez vive, au sujet de la Dissertation qui précede. Quelques Academiciens prétendoient que l'Auteur avoit donné trop d'extension à son systême, qu'il avoit présenté comme general un usage qui n'étoit que particulier à certains Peuples & dans certains cas. On l'accusoit même d'avoir dissimulé les autorités qui lui étoient contraires. Cette dispute donna lieu à la Dissertation suivante, qui concilia tous les partis.





AUTRE DISSERTATION SUR LE MEME SUJET

Lûë dans l'Académie de Troyes, le 10 *Juin* 1743.

Par Mr. *** l'un des Sept.

Stabo inter arma. . . . .
Senec. Theb. Act. 3.

LA Queſtion qui diviſe l'Academie ſe reduit à ſçavoir : ſi l'uſage de chier en plein air étoit univerſel chez les anciens Peuples ; ſi, quand ils chioient devant le monde, c'étoit par choix, ou parce-

qu'ils étoient trop pressez ; Enfin s'il est bien vrai que naturellement nous aimions la merde. Les autorités que j'ai recueilles sur ces trois objets, mettront l'Academie en état de juger, & termineront à ce que j'espere tous débats.

* Les Hebreux appelloient par pudeur les fesses *Scheth*, du verbe *Schâth*, *pôser*, parceque, dit Buxtorf, elles sont le siége où l'on se pose. Ils appelloient aussi l'action de chier, *se couvrir les piés*, parcequ'en effet ils se les couvroient avec leurs longues robes, quand ils s'accroupissoient pour faire un besoin naturel. Durant leur séjour dans le Désert, il leur fut ordonné

* Buxtorf. Lexic. hebr.

Gravii Lect. hesiod. in 8. 727.

ſavoir un lieu marqué, hors du camp, pour y aller chier, & d'y porter avec eux un petit bâton, pour enterrer ce qu'ils auroient fait.

Diodore de Sicile eſt en contradiction avec Herodote ſur la maniere de chier des Egyptiens. Si le premier nous dit qu'ils chioient en plein air, en ſe tournant invariablement du côté du Nord ou du Midi, l'autre nous aſſure au contraire, *qu'ils mangeoient dans la ruë, & qu'ils chioient dans la maiſon.* (*) Herodot. l. 2. c. 35.

(*) J'ai peur que mon Confrere ne ſe ſoit rompé en citant Diodore de Sicile: je n'ai ien trouvé dans cet Auteur de ce qu'on lui ait dire. Mais Pline, le Naturaliſte, dit à peu rès la même choſe, ce qui revient au même.

Peut-être pourroit-on concilier ces deux Auteurs, en disant que les Egyptiens avoient chez eux des terrasses où ils alloient chier en plein air, & avec les cérémonies réquises ; mais il faudra toujours convenir qu'ils n'étoient point dans l'habitude de chier devant tout le monde.

Les Grecs avoient dans leurs maisons des endroits destinés à cet usage. Ils les appelloient ἀφεδρῶν, *à seorsim sedendo* ; ce qui revient assez à notre expression françoise, de *lieux secrets*. Ils appelloient aussi l'action de chier ἀποπατεῖν, *se retirer à l'écart*. On peut voir sur cela le sçavant Custer, dans ses notes sur la Comedie d'Aris-

Voss. Etym. verb. Latri.

Ludolph. Custer. in Ecclesiaz. v. 313.

ophane, intitulée *l'Assemblée des Femmes*. Il releve à ce propos dans la traduction latine du célebre le Févre de Saumur, un mot qui sembloit favoriser le systême de mon Confrere.

Cette même Comédie me fournit deux beaux exemples pour éclaircir la question ; Blephyre, mari de Praxagore, appelé par un de ses voisins pour aller au Sénat, sort dans la ruë & y fait ce monologue. » Qu'est » donc devenuë ma Femme ! » il n'est pas encore jour & elle » ne paroît point. .. Pour moi il » y a long-temps que je suis dans » mon lit, mourant d'envie de » chier, & cherchant à tâtons » mes souliers & mon manteau;

Ecclesiaz. v. 303. & seq.

„ Après avoir bien cherché ſa
„ rien trouver , & entendant
„ mon voiſin Copræus qui heur
„ toit à ma porte , ma foy j'a
„ pris la robe & les mules de
„ ma femme. . . . mais ne
„ pourroit-on pas chier ici *dan*
„ *quelque endroit à l'écart* ? Aprè
„ tout il eſt encore nuit ; je
„ crois qu'on peut chier partout
„ *Qui eſt-ce qui me verra ?*

Le ſecond exemple eſt le réſultat des Réglemens que les Femmes viennent de faire pour rétablir le bon ordre dans la République, elles ont ſtatué qu'à l'avenir toutes les Femmes ſeroient communes, mais qu'on ne pourroit prétendre aux faveurs d'une jolie perſonne, qu'après avoir paſſé par les mains d'une

vielle ou d'une laide. En consequence, deux vielles se sont emparées d'un jeune homme qui fait tous ses efforts pour se débarasser d'elles. „ Mais du moins, leur „ dit-il, laissés moi aller chier „ pour reprendre un peu mes „ sens, ou bien je vais tout me „ gâter. Prenez courage, lui „ répondent les deux vieilles, „ entrés toujours, *& vous chierez dans la maison*. *Aristoph. ibid. v. 1050.*

Les Romains étoient dans le même cas que les Grecs. L'endroit où ils faisoient leurs besoins naturels se nommoit quelques-fois, comme en françois, *les Lieux*, *Loca*; d'autres fois *Cacabulum*, mais plus communement, *Latrine*; *latrina*, dit Vossius, *à latendo*, se cacher. *Salmas. in Tertull. de Pallio.* *Vossius, Etym. verbo latrina.*

Les Latrines étoient sous la direction d'un Grand Prêtre, homme fort important, à juger de lui par la maniere dont en parle Tertullien : *Latrinarum antistes sericum ventilat; le Grand Prêtre des Latrines fait voltiger sa robe de soye.*

De Pallio.

Elles étoient comme autant de Chapelles consacrées à la Déesse Cloacine, & dont l'azile ne fut violé qu'en la personne d'Heliogabale qu'on y tua. (*) Le jour de la fête de cette Déesse, toutes les latrines étoient couronnées de fleurs, & peut-être les étrons, qui se trouvoient

Lamprid. in Heliogab.

Tertull. de coron. milit.

Salmas. in Tertull. de Pallio.

(*) On trouve aussi dans Arnobe un Dieu *Latrinus*, qui présidoit aux Latrines : *quis Latrinum præsidem Latrinis?* adv. gent. l. 4.

épars

épars dans les ruës, avoient-ils aussi le bouquet sur l'oreille.

J'en ai dit assez pour demontrer que tous les anciens Peuples ne chioient point en plein air, & qu'ils chioient encore moins devant le monde. Examinons si nous aimons la merde.

Peut-on soupçonner les Hebreux de l'avoir aimée, quand on voit les précautions qu'ils prenoient pour cacher leur étron? Une preuve que les Grecs ne l'aimoient point, c'est qu'il étoit deffendu chez eux de chier ni de pisser dans les fontaines: *Hesiod. opsr. & dies v. 759.* si l'Empereur Commode en mangeoit, on peut dire que c'étoit un homme de mauvais

goût. Il est vrai que les Auteurs latins parlent de merde en cent endroits de leurs ouvrages ; mais les meilleurs Auteurs en parlent avec beaucoup de mépris. Catulle, voulant avilir les Annales de Volusius, les appele des papiers merdeux, *Annales volusî, cacata carta.* Dans Horace, Priape racontant les affreuses cérémonies qu'il a vû pratiquer à la Sorciere Canidie : si je ments, dit-il, je consens que ma tête soit souillée de la merde des Corbeaux ; que Julius, que la fragile Pediatie, & le voleur Voranus viennent chier & pisser sur moi.

Catull. Ep. 27.

Mentior at siquid, merdis caput inquinet albis.

Horat. Ser. l. 1. Sat. 8.

Corvorum atque in me veniant mictum atque cacatum
Julius, & fragilis pediatia, furque voranus.

On pourroit trouver mille exemples de la même force qu'il est inutile de rapporter. Concluons donc, contre le sentiment de mon Confrere, que le goût de la merde n'est point naturel à l'homme.

Verum ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit
Aut humana parum cavit natura.
Hor. ars Poët.

Nous inserons le Mémoire qui suit, sans adopter les vûës de l'Auteur; la Compagnie ayant pour principe de ne point se faire d'ennemis. On a dit des ouvrages de l'Abbé de S. Pierre, qu'ils étoient les Songes d'un homme de bien. Le moindre éloge qu'on pourra donner au Mémoire de notre Academicien, sera de dire qu'il est le songe d'un bon Patriote.



MEMOIRE
EN FAVEUR
DES IDIOMES PROVINCIAUX;

Lûë dans l'Académie le 30 Juillet 1743.

Par Mr. *** l'un des Sept.

Favete linguis. ....
Horat. Lib. 3. Od. 1.

QUAND plusieurs Provinces forment un même corps de Nation, on doit réunir les divers Idiômes qui y sont en usage pour en former la langue polie. C'est par ce moyen que les Grecs ont porté leur langue au

plus haut point de perfection. Chez les Nations modernes quelques genies superieurs, ont suivi leur exemple avec succès; entre-autres le Tassoni chez les Italiens, & parmi nous Ronsard & Rabelais. Pourquoi donc Vaugelas restraint-il le bon usage de la langue Françoise, à la maniere de parler des meilleurs Ecrivains & des personnes polies de la Ville & de la Cour? Comment la Capitale a-t'elle adopté ce principe, injurieux pour les Provinces? Et comment celles-ci l'ont-elles souffert sans réclamation?

Préf. des Rem. sur la langue Franç.

Les Bretons, les Champenois, les Gascons, les Normands, les Picards sont-ils moins bons

ınçois que les Habitans de
ris & de Verſailles ? Pourquoi
nc la langue generale de la
ıtion dont ils font partie, ré-
diera-t'elle l'Idiôme qui leur
propre ? Les Romains, ces
ınquerans ſuperbes, n'ont pas
nné l'exemple d'une fierté ſi
daigneuſe. Combien de fa-
ıs de parler ont-ils adopté
; Nations vaincuës ? Com-
n de locutions Etruſques &
ecques ſe trouvent dans ce
i paſſe pour la belle Latinité ?
dans des temps poſterieurs,
nbien de termes Germains,
ltes, Daces, Sarmates,
ns, Gots, Viſigots, &c.
: obtenu le droit de Bour-
ıiſie dans le langage des
îtres du Monde ?

N'eſt-il pas du dernier ridicule que, lorſqu'on a beſoin d'un nouveau terme, ſoit pour s'exprimer avec plus de grace, ſoit pour peindre un objet nouveau, on aille l'emprunter chez les Grecs ou chez les Romains; tandis que ſans ſortir de chez ſoi, on pourroit trouver ce dont on a beſoin dans la Bourgogne, dans la Champagne, dans l'Anjou, dans la Touraine, dans l'Auvergne, dans le Limoſin, ou dans quelque autre province du Royaume?

Que ſi les Auteurs François, dans les termes nouveaux qu'ils employent, veulent ſe donner un air d'érudition antique ou

étrangere,

étrangere, feroit-il si difficile de trouver aux expressions en usage dans nos Provinces, de belles étymologies Arabes, Grecques, Latines, Italiennes, Espagnoles? Cette méthode, si elle étoit suivie, auroit un double avantage. La Capitale, d'un côté, marqueroit pour le langage des Provinciaux une considération que naturellement elle leur doit, & dont cependant ils seroient flattés; & de l'autre, la Langue Françoise pourroit se vanter de ne s'enrichir que de son propre fond; & de ne briller que de ses propres biens: *in propriis nitere bonis.*

Mais ce que je ne puis souffrir,

c'eſt qu'il y ait dans toutes les Provinces un nombre d'eſprits ſuperficiels, qui, dédaignant le langage de leurs Ancêtres, ſe piquent de parler à peu près comme on fait à Paris. Pour moi je ne vois rien de ſi pitoïable que cette affectation d'un puriſme étranger; j'ai même peine à me perſuader que les gens qui en ſont atteints puiſſent avoir le cœur bon. On doit, autant qu'on le peut, conſerver ſa Langue maternelle; on doit la cherir. Quand même le langage de la Cour ſeroit un peu plus parfait, qu'importe? On ſçait bien qu'un Champenois n'eſt ni un courtiſan, ni un bel-eſprit. Cela n'empêche pas qu'il n'ait ſon mérite; &

comme l'a fort bien remarqué Boileau,

Chacun, pris dans son air, est agréable en soi.

En prétendant polir la Langue Françoise, on n'a pas seulement outragé les Provinces; on a été directement contre le but qu'on se proposoit. On a énervé cette Langue, à laquelle on vouloit sacrifier toutes les autres. On l'a réduite au point, qu'on pourroit lui appliquer l'Apologue des membres & de l'estomach. En effet, faut-il chercher ailleurs la source de sa foiblesse & de ses imperfections. Si elle est si inferieure aux Langues Grecque & Latine ; si même elle n'a ni la force de l'Anglois, ni la mignardise de l'Italien, tout

vient de là. Elle se seroit procuré les avantages qui lui manquent en adoptant les Idiômes Provinciaux. La Langue Champenoise, qui naturellement est grave & chantante, lui auroit donné du nombre & de la dignité. Elle auroit puisé plus de force dans l'Idiôme Normand, plus de gentillesse dans le Patois Languedocien, & dans tous les autres Patois, le mérite qui leur est propre.

Devenuë plus abondante & plus flexible, elle se fut prêtée à un plus grand nombre d'esprits. Beaucoup de talens subalternes, relegués dans leurs Provinces, auroient brillé dans la Capitale. Nombre de

bons esprits, qui se font admirer dans les langues mortes, auroient pû se faire lire en françois. Beaucoup de Poëtes meprisés, l'auroient été moins, si, loin de se consumer vainement à parler la langue françoise dans sa prétenduë pureté, ils avoient, conformement au précepte d'Aristote, employé sans distinction tous les Idiômes. *Poët. c. 22.*

Quelque grand que soit le mal, il seroit encore temps d'y remedier, & je crois en avoir découvert un moyen sûr. Ce seroit que toutes les Académies de Province se liguassent, pour forcer l'Académie Françoise, à donner une nouvelle définition du bon usage de la Langue; &

après-tout, qu'est-ce qu'on lui demanderoit en cela, qui ne fut raisonnable ? Cette réforme même n'exigeroit pas de sa part un grand travail. Un mot ajouté à la définition de Vaugelas suffiroit. Il a dit que le bon usage étoit la maniere de parler des meilleurs Ecrivains, & des personnes polies de la Ville & de la Cour ; il n'y auroit qu'à mettre: *& des Provinces.*

Outre l'interêt public, nos Académies en ont un personnel à saisir mon projet. Il est temps de prouver à l'Académie Françoise, que l'utilité des Académies Provinciales n'est pas une chose aussi problématique qu'elle se plaît à le faire entendre.

J'ignore, Messieurs, quel

uſage vous ferez de mes vûës.
Quant à moi, mon parti eſt pris. Si je ne puis vous inſpirer mon zéle, au moins je prêcherai d'exemple. Je ſuis las de m'exprimer dans une Langue étrangere, & je rougis d'avoir ſi long-tems négligé le langage de ma Patrie.

O Vous! Idiôme Champenois, Vous que, dans cette Ville, beaucoup de Dames reſpectables & beaucoup d'Hommes en place, parlent avec tant d'élegance, vous ſerez deſormais l'unique interpréte de mes penſées. Heureux ſi je puis vous procurer la gloire qui vous eſt duë!

Sublimi feriam ſidera vertice.
Hor. l. 1. od. 1.

DISSERTATION

SUR

LES ECREIGNES,

Lûë dans l'Académie le 15 *Novembre* 1743.

Par Mr *** l'un des Sept.

... Quos agor in ſpecus
Velox mente novâ ? ...

Hor. L. 3. Od. 25.

C'Est le babil qui forma la Societé, c'eſt le babil qui la ſoutient; *vinculum ſocietatis oratio.* Après avoir lié la Societé en general, le babil forma des Aſſemblées particulieres, où toutes les perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, ſacrifiant à l'envie

Cicer. off. l. 1. n. 16.

de parler, leur indifference, leurs haînes, leurs mépris, leurs rivalités réciproques; se communiquerent, avec une cordialité passagere, toutes les idées utiles ou frivoles, bonnes ou mauvaises, raisonnables ou ridicules, qui leur passerent par la tête; & préferablement celles qui pouvoient concerner les intêrets ou la réputation du prochain. Telles sont encore de nos jours presque toutes les Sociétés; mais essentiellement & particulierement les *Escrennes* ou *Ecreignes*; (*) Assemblées trop peu connuës, & que j'en-

(*) Furetiere écrit *Escrennes*, mais en Champagne & en Bourgogne, nous prononçons *Ecreigne*; c'est ainsi qu'il faut l'écrire.

treprens de rétablir dans leur ſplendeur primitive. Pour cela j'ai raſſemblé tous leurs titres de nobleſſe en trois Paragraphes.

Dans ſe premier, je donnerai la définition & l'étymologie du mot Ecreigne, avec la deſcription des Ecreignes Champenoiſes.

Dans le ſecond, je paſſerai en revuë les Ecreignes, tant de l'antiquité que des derniers ſiécles.

Dans le troiſiéme, je prouverai que toute Aſſemblée eſt Ecreigne plus ou moins.

PARAGRAPHE I.

Définition & Etymologie du mot Ecreigne, avec la Description des Ecreignes Champenoises.

LES Ecreignes sont des maisons creusées sous terre & couvertes de fumier, où les Villageoïses vont faire la veillée, & où le travail est assaisonné par les charmes de la conversation.

Les Auteurs qui ont parlé de ces sortes d'établissemens dans la France, sont : le Roi Gombaud, dans la Loi des Bourguignons, Tit. 29. Les Rois Théodoric, Childebert & Clo-

taire, dans la Loi Salique, Tit. 14. François Pithou & Jerôme Bignon, l'un dans son Glossaire, l'autre dans son Commentaire sur la même Loi; Noël du Fail, Conseiller au Parlement de Rennes, dans les Contes d'Eutrapel, chap. *des débuts & accords entre plusieurs Gentils-Hommes*; le sçavant Auteur de *l'Evangile des Quenouilles*, presque dans tout son ouvrage; le Sieur des Accords, ou plutôt, sous son nom, le Président Tabourot, dans son élegant Traité *des Ecreignes Dijonnoises*; Furetiere dans son Dictionnaire François au mot *Escrenne*; Menage dans son Dictionnaire Etymologique, au même mot; le Sçavant la

Monnoye, tant dans la Préface des Noëls Bourguignons, que dans le Glossaire qu'il a mis à la suite. Enfin plusieurs Prélats, dans les Statuts Synodaux de leurs Diocèses.

La forme de nos Ecreignes nous vient des anciens Germains, qui, au rapport de Tacite en avoient de pareilles: *Solent Germani*, dit cet Auteur, *subterraneos specus aperire, eosque multo insuper fimo onerant.* L'usage nous en fut apporté par les Bourguignons & par les Francs lorsqu'ils s'établirent dans les Gaules. Il paroît même que ces derniers avoient tant de respect pour l'Ecreigne, qu'ils deffendoient sous les peines

de morib. Germ.

Lex Burg Tit. 29.

es plus griéves, d'en enlever une fille. On peut voir sur cela le Titre : *si tres homines ingenuam puellam de* Screona *rapuerint*, *&c.*

Lex salic. Tit. 14.

Plusieurs sçavans ont cherché l'étimologie du mot Ecreigne. Le Sieur des Accords le fait venir du mot françois *écrain*; sans doute parce qu'il y a beaucoup d'analogie entre les Villageoises que l'Ecreigne renferme, & les pierres précieuses qui sont rangées dans un écrain.

Pref. des Ecr. Dijon.

Il le fait venir aussi du latin, *Scrinium*, *parceque*, dit-il, *il se trouve dans ces Assemblées une infinité de varlots ou amoureux*, *autrement appellés des* voûeurs

qui y vont pour découvrir le ſecret de leurs penſées à leurs amoureuſes.

Ménage fait venir tout ſimplement, *Ecreigne*, de *ſcreona* ou *ſcreuna*, qui, comme on la pû voir, exprimoit la même choſe chez les Bourguignons & chez les Francs; à quoi le Savant la Monnoye ajoute, que le mot *ſcreona* lui même, vient de l'Allemand *Schrank*, barriere, treillis; ce qui me paroît donner à cette étymologie un degré d'érudition ſuffiſant.

Dict. Etym.

Gloſſ. ſur les Noëls Bourg.

De toutes les Ecreignes établies dans les Gaules, les plus célébres ſont celles de Bourgogne. Peut-être doivent-elles cet avantage au bonheur d'avoir eu le Sieur des Accords pour

Historien. Car comme le dit Salluste, dans un cas à peu près pareil, la fortune domine en toutes choses ; & c'est moins par équité que par caprice, qu'elle nous couvre de gloire ou nous plonge dans l'oubli, *ex libidine, magis quam ex vero, celebrat obscuratque.* Bell. Catil.

Ce que le Sieur des Accords a fait pour la Bourgogne, j'ai crû le devoir faire pour la Champagne; & je ne puis que me loüer de la maniere obligeante dont nos Paysannes sont entrées dans mes vûës. Toutes leurs Ecreignes m'ont été ouvertes. Tous les éclaircissemens que j'ai pû désirer m'ont été donnés de la meilleure grace du monde.

C'est

C'eſt donc ſur le rapport de ces reſpectables Villageoïſes, & d'après ce que j'ai vû de mes propres yeux, que je vais conſacrer aux ſiécles futurs la deſcription de nos Ecreignes.

L'interieur en eſt garni de ſiéges de mottes, pour aſſeoir les Aſſiſtantes. Au milieu pend une petite lampe, dont la ſeule lueur éclaire tout l'edifice, & qu'on ne mouche jamais qu'avec les doigts. Cette lampe eſt fournie ſucceſſivement par toutes les perſonnes qui compoſent l'Ecreigne. La Villageoiſe qui eſt à tour, a ſoin de ſe trouver au rendés-vous la premiere, pour y recevoir les autres. Chacune des ſur-

venantes, la quenoüille au côté, le fuseau dans la quenoüille, les deux mains sur le couvet, & le tablier par-dessus les mains, entre avec précipitation, & se place sans cérémonie.

Dès qu'on est placée, les mains quittent le couvet, ce dernier est porté à sa destination, *ad proprias sedes remeat*; le fuseau est tiré de la quenoüille, la filasse est humectée par un peu de salive, les doigts agiles font tourner le fuseau; voilà l'ouvrage en train.

Mais tout cela ne se fait point en silence. On sçait qu'on n'est pas moins née pour babiller que pour travailler; que le babil même est le fondement & l'objet

principal de l'Ecreigne, & que le travail n'en est que le prétexte. La conversation s'anime donc ; toujours vive, toujours brillante, elle se soûtient sans interruption jusqu'à l'heure où l'on se sépare. Les sujets qu'on y traite sont en grand nombre. On y disserte sur les differentes qualités & sur les proprietés de la filasse ; on y enseigne la maniere de filer gros ou de filer fin ; de tems en tems, en finissant une fusée, on répréfente son ouvrage pour être applaudi ou censuré ; on rapporte les avantures fraîchement arrivées, tant dans le Village, que dans les Hameaux voisins ; quelques-fois même, mais rarement, on ose

s'élever jusqu'aux nouvelles de Guerre & d'Etat, que chacun traite à sa maniere. On parle de l'apparition des esprits : on raconte des histoires de Sorciers & de Loups-garoux. Pour s'aiguiser l'esprit, on se propose certaines énigmes, vulgairement appellées des *Devignottes*; enfin on se fait mutuellement confidence de ses affaires & de ses amours; & l'on chante des chansons.

Stat. Synod de 1688. Stat. 18. Des Loix séváres défendent aux garçons d'entrer dans les Ecreignes, & aux filles de les y recevoir; ce qui n'empêche pas que les premiers ne s'y glissent & que ces dernieres ne les y reçoivent avec grand plaisir.

Comme les Couvets, dont j'ai déja dit un mot, ont une intime liaiſon avec une infinité de choſes qui ſe paſſent dans les Ecreignes, je crois qu'il eſt à propos d'expliquer la maniere dont s'eſt introduit ce meuble ſingulier.

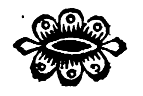
Les Couvets, Meſſieurs, ſont un abus très-moderne. Dans des tems plus innocens, les Ecreignes n'admettoient d'autre chaleur, que celle qui leur étoit fournie par le ſein de la terre. Mais dans la ſuite le luxe ayant pénétré juſques dans les Villages; on ne ſe contenta plus de la chaleur ſuffiſante, mais trop ſimple de l'Ecreigne; on voulut y ajouter

une chaleur artificielle pour l'agrément & pour la volupté: Telle fut la porte par où les couvets entrerent. Mais combien de désordres n'entrerent pas avec eux!

A peine furent-ils introduits dans l'Ecreigne, qu'on s'aperçut que le feu qu'ils contenoient étoit aussi propre à cuire qu'à chauffer; on résolut donc de l'employer au premier usage. On se munit d'une infinité de friandises qui furent depuis comme les agrès inséparables du couvet: des chateignes, des oignons, des topinambours. La conversation, autrefois toujours spirituelle & délicate, dégénera en propos de gour-

mandiſe : *Ma Comere*, diſoit l'une, *voulez-vous des châteignes ? Non, ma Commere, j'ai des navets; hé bien ma Commere, donnez-moi un navet, je vous donnerai deux châteignes*... Durant ces vains Dialogues, le tems coule, l'ouvrage eſt en l'air, le fuſeau ne ſert qu'à remuer ce qui cuit dans le couvet : *non hos conceſſum munus in uſus !* Il s'enflâme, le feu gagne, le fil & la quenoüille s'en reſſentent, l'Ecreigne même eſt en danger. On s'effraye, on crie : les garçons, qui ſont toujours aux aguets, *quærentes quam devorent*, entrent ſous prétexte d'éteindre le feu : les filles à qui la frayeur a fait perdre la tramontane,

ſe jettent à corps perdu dans les bras des garçons ; & dans ce déſordre affreux, Dieu ſçait tout ce qui ſe paſſe. O luxe ! ô luxe ! voilà les malheurs que tu produis ! L'ancienne Troye avoit reſiſté aux Grecs, pendant dix ans d'une guerre continuelle & ſanglante ; un ſeul jour de luxe & de délices, fit perir tous ſes Habitans, & la fit réduire en cendres !



§. II.

Ecreignes de l'Antiquité & des derniers Siécles.

L'Etabliſſement des Ecreignes remonte à la plus haute Antiquité. En liſant l'Hiſtoire avec attention, on en découvre dans tous les pays & dans tous les ſiécles. Les Divinités & les Nymphes furent les premieres qui en inſtituerent ; leurs Ecreignes furent imitées par de ſimples mortelles ; dans des tems moins reculés, nous avons vû les Fées en avoir de très-fâmeuſes. Ces trois eſpéces d'Ecreignes formeront la ſous-

division de ce Paragraphe

Ecreigne de Divinitez & de Nymphes. L'Ecreigne qui doit passer la premiere, tant par rapport à sa dignité, que par rapport à l'ancienneté de son origine, est celle où, suivant le rapport de Platon, résidoient la *Necessité*, *les Parques* & les *Syrenes*. *La Nécessité*, dit ce Philosophe, tient entre ses mains un grand Fuseau de Diamant; autour d'elle sont les Parques, ses Filles, qui tournent le fatal Fuseau; & qui chantent sur differens tons le passé, le présent & l'avenir: les Syrénes, qui sont les esprits harmoniques des Sphéres, font la Basse.

Plut. de Leg. lib. 12 id. de Rep. lib. 10.

Orph. fragm. Long-tems avant Platon, Orphée avoit fait la décou-

verte d'une Ecreigne à peu près pareille, habitée seulement par les parques, & située dans un autre de marbre, sur les bords du Lac de Nichie.

Les Muses avoient aussi des Ecreignes. Pendant tout le jour, ces *Sçavantes Filles étoient occupées, selon Pytagore, à tirer de leurs Instrumens la quintessence de la céleste harmonie. Mais quand le serein commençoit à tomber, elles se retiroient dans des Cavernes, ou plûtot dans des Palais souterreins, plus favorables à leurs Chansons : *Pimplao Lyra clarior exit ab antro*. Là débarassées de l'attirail gênant de la Divinité & renduës à elles-mêmes, elles

Strab. lib. 10. Plut. tract. de music.

Mart. Epig. 11 liv. 12.

Orph. Hymn. ad musas. passoient la nuit à babiller, sur les Bals, sur les Festins, sur les Mariages & sur les Amours des Hommes. Et c'étoit dans ces momens de gayté qu'elles inspiroient les Sapho, les Anacreon, les Callimaque.

Il étoit difficile de faire un pas dans la Gréce ou dans l'Italie sans y trouver quelque Ecreigne Nymphes. Elles permettoient aux mortels de voir ce qui s'y passoit, mais c'étoit à condition qu'ils n'en diroient rien; aussi toutes leurs Ecreignes portoient-elles cette inscription : *buvez, lavez, soyez discret*, *Nimphis locus, bibe, ama tace.* Le lieu où l'Acropole Pausan. in Attic. c. 28 d'Athênes fut bâtie, étoit

fameux par une Ecreigne de Nymphes, où Apollon s'étant glissé, s'humanisa avec Créüse, Fille d'Eréchtée.

Les Nymphes Spragitides avoient une Ecreigne creusée par la nature, sous la croupe occidentale du Mont Cytheron. *Plutarch. in Arist. & Pausan. in Boeot. cap. 3.*

Ce fut dans une Ecreigne, qu'Horace surprit un jour certaines Nymphes. Elles y prenoient avec beaucoup de docilité des leçons de Bacchus. A la porte étoit une troupe de Satyres, qui, dressant les oreilles, attendoient que leur tour vint. Le Poëte fut si mésédifié de cette avanture, qu'il crût devoir en informer la Posterité; c'est ce qu'il fit dans une Ode; *Hor. Od. 19. lib. 2.*

où il dit en badinant que Bacchus est bon à tout. J'ai tout vû dit cet Auteur, *vidi*, la Posterité peut m'en croire : *Credite Posteri.* (*)

Enfin, ce fut aussi d'une de leurs Ecreignes, que les Nymphes apperçûrent le Berger Ménalque dans une atitude peu honnête ; ce qui les fit rire à gorge déployée, tant elles étoient bonnes Déesses : *Faciles nymphæ risere sacello.*

Virg. Egl. 3.

Mais de toutes les Ecreignes que nous présente l'antiquité, la plus galante est sans contredit,

(*) Il est étonnant qu'aucun des Interprétes d'Horace, n'ait saisi jusqu'à présent le vrai sens de cette ode.

celle de Cyrene, Mere d'Ariſtée, (¶) cette Ecreigne étoit toute bâtie de pierres de Ponce, & ſituée ſous le Fleuve Pénée. Là, réſidoient 16. Nymphes plus jolies les unes que les autres; toutes Pucelles, excepté la blonde Lycorie, qui au reſte, n'avoit encore eu qu'un enfant. Dans cette Ecreigne on filoit de la Laine de Milet, teinte en verd : *Mileſia vellera Nymphæ carpebant, hiali ſaturo fucata.* *Virg. Georg lib. 4.*

(¶) La Nymphe Cyrene, étoit Fille du Fleuve Penée; elle avoit fait vœu de virginité; mais Apollon en étant devenu amoureux, & l'ayant enlevée, ce Dieu lui fit rompre ſon vœu dans les Montagnes de Lybie : delà vint le Berger Ariſtée. Apoll. *Argonaut lib.* 2. & Pindar. *in Pyticis. Od.* 10.

colore. On y parloit du Cahos; on y faisoit passer en revûë les amours de tous les Dieux; on s'arrêtoit particulierement sur la jalousie & sur les précautions inutiles de Vulcain; sur les stratagêmes de Mars & sur ses doux larcins. Il n'étoit pas permis aux hommes d'entrer dans cette Ecreigne; cependant dès qu'on entendit Aristée, le cœur battit à la jeune & vive Aréthuse: &, de concert avec ses Compagnes, ayant introduit le Berger, chaque Nymphe fit pour lui, tout ce qu'elle imagina de plus propre, à lui faire oublier la perte de ses Abeilles.

Ecreignes de simples mortelles

Les Divinites & les Nymphes, ne furent pas les seules qui

eurent des Ecreignes; de ſimples mortelles en formerent. Dans la Gréce, les Filles de Minée en eurent une, où l'on filoit, où l'on faiſoit de la Tapiſſerie, & où l'on contoit des Hiſtoires. *Ovid. Metam. lib. 4.*

Du tems de Virgile les Payſannes d'Italie avoient des Ecreignes. Toutes les jeunes Filles s'y raſſembloient la nuit pour travailler: *& nocturna quidem carpentes penſa puellæ*; on n'avoit pas beſoin d'y porter du feu, naturellement il y faiſoit aſſez chaud: *neſcivere hyemem.* *Virg. Georg. lib. 1.* Une petite Lampe ſervoit comme chez nous à éclairer l'Aſſemblée: *teſtâ cum ardente viderent ſcintillare oleum*; & comme on ne prenoit pas la

peine de moucher cette petite Lampe, il se formoit à l'extrémité de la méche de gros champignons : *& putres concrescere fungos.*

Peut-être pourrois-je mettre au rang des Ecreignes, & les Fêtes nocturnes célébrées en l'honneur d'Astarte, par les Femmes Phéniciennes ; & les mystéres de la bonne Déesse de Flore & de Cerès chez les Romains. Peut-être y pourrois-je joindre aussi la Caverne consacrée aux Nymphes & au Dieu Pan, dont parle Pausanias; celle consacrée à Venus où les gens du pays, & sur-tout les veuves qui vouloient se remarier, alloient lui sacrifier ; & enfin

Pausan. in Pl. ec. c. 32

Ibid. c. 38.

les endroits deſtinés aux fameuſes Veillées, appellées chez les Grecs, Κυπριδος παννυχίς, & chez les Latins, *Pervigilium veneris*. Mais comme coudre, filer, dire des paroles inutiles, & raconter des hiſtoires, étoit ce qu'on faiſoit le moins dans toutes ces Aſſemblées : j'ai crû pouvoir me diſpenſer de les ranger au nombre de celles qui font le ſujet de cette Diſſertation. Je vais donc paſſer tout de ſuite à la fameuſe Ecreigne, appellée chez les Romains, LE PETIT SENAT : *Senatulum*.

Cette Ecreigne établie par les premiers Empereurs ſur le Mont Quirinal, fut érigée en Petit Sénat par l'Empereur

Eliogabale. Elle ne tenoit ses Assemblées que les jours de Fêtes ; elle étoit composée des Commeres de Rome les plus qualifiées ; Sémiamire, mere de l'Empereur y présidoit. On ne s'y occupoit point aux travaux mécaniques qui remplissent les Séances de nos Ecreignes modernes. On glosoit sur les Mariages & sur les Présens de Nôce ; on raisonnoit à fonds sur la Coëffure, sur la Chaussure & sur l'Ajustement des Femmes. On abolissoit, on inventoit, on rectifioit des Modes ; on faisoit des Commentaires sur le grand Art des préséances & du quant-à-soi ; on sçavoit saisir jusqu'aux moindres nuances qui

Lamprid. in Heliogab.

differencient les Etats. On rendoit des Senatus-Consultes admirables : *Mira Senatus Consulta*, pour regler au juste de quelle Voiture, ou de quelle Monture il convenoit à chacun de se servir : si c'étoit Bœuf, Ane, Cheval ou Mulet ; si c'étoit Chariot suspendu ou Chaise à Porteur. On décidoit dans quels cas il falloit prendre le haut du pavé ; quelle Femme une autre Femme pouvoit embrasser en la saluant ; & mille autre choses, dans la connoissance desquelles il faut convenir, Messieurs, que le beau Sexe nous est infiniment supérieur.

Les anciens Rois d'Assyrie

ne paroissoient en public qu'une fois l'an ; ils passoient le reste de leur vie à babiller & à filer dans les Ecreignes de leurs Femmes. Sardanapale, le dernier, mais le plus voluptueux & le plus connu de ces Rois, reconnoissoit que les occupations de l'Ecreigne étoient infiniment superieures à celles de l'Empire ; il abandonnoit donc ces dernieres à ses Lieutenans pour se livrer aux autres sans reserve & sans distraction. Ce fut dans ces délicieuses occupations qu'il permit à Arbacte son Lieutenant dans la Médie, de venir le considerer : il étoit habillé & coëffé en femme : il avoit du rouge & des

Athen. lib. 12.

Diod. Sic. lib. 2.

Justin. lib. 1 cap. 3.

mouches ; il filoit de la Laine teinte en pourpre ; & en discourant agréablement, il distribuoit l'ouvrage à ses Compagnes.

Dans le dernier siécle nous avons vû briller à Paris, sous le nom de Cercles & de Ruelles, une infinité d'Ecreignes, qui pouvoient retracer l'idée du Petit Senat de Rome. Dans ces Ecreignes, que tout le monde connoît, on admettoit des hommes, mais les femmes en formoient le fonds. On y babilloit sur l'esprit, sur le beau langage, & sur les sentimens. On admiroit Cotin que le Public avoit l'injustice de siffler. On desaprouva la Tragédie de

Cont. de l'Hist. de l'Academie Franç. art. de P. Corneille.

Polieucte que le même Public eût la sottise d'admirer. On ne raisonnoit pas beaucoup sur la coëffure, ni sur l'ajustement des femmes ; mais en revanche on traitoit à fonds l'art de faire des complimens. On décidoit les questions de galanterie les plus épineuses. On ne filoit ni de la laine, ni du lin, ni du chanvre ; mais on enseignoit à filer l'amour : ce sentiment délicieux qui veut être éprouvé, qu'on n'exprime jamais qu'imparfaitement, & qu'on croit indéfinissable, étoit dans ces assemblées subtilement approfondi, défini, divisé, subdivisé, dissequé, analysé, quintessencié. En un mot les entretiens

entretiens de ces célébres Ecreignes étoient communément ſi délicats & ſi ſublimes, que ſouvent le bon ſens même ne paroiſſoit point aſſez ſpirituel pour y être admis.

Après vous avoir preſenté, Meſſieurs, les Ecreignes inſtituées par les Divinités & par les Nymphes, imitées dans la ſuite des tems par de ſimples mortelles ; je viens en ſuivant l'ordre que je me ſuis propoſé aux Ecreignes habitées par les Fées. *Ecreignes de Fées.*

Si je parlois devant des Eſprits forts, qui ſe fiſſent gloire de douter de tout, je n'aurois garde de faire ici mention des Fées ; mais je ſçais que vous

n'ètes point gens à introduire dans l'histoire un Pyrrhonisme odieux. C'est donc avec toute la confiance que donne la verité, devant ceux qui sçavent la connoître, que je vais vous entretenir des Ecreignes des Fées; non sur le rapport de nos Romanciers modernes, dont l'autorité m'est un peu suspecte, mais sur celui d'Auteurs très-anciens, & par conséquent très-graves.

Il y avoit une fois dans les Montagnes de Norcia; au Duché de Spoléte, une Fée dont la Cour nombreuse quittoit souvent les Montagnes, pour courir après les Paysans des environs; & ceux-ci, ignorant

tout le bien qu'on leur vouloit, *fortunatos, ſua ſi bona norint!* étoient aſſez ſimples pour s'enfuir

Comme dans les ſiécles les moins éclairez, il eſt toujours quelque eſprit ſuperieur, qui s'éléve au-deſſus des préjugez vulgaires: il ſe trouva dans l'Italie un Sage; qui réſolut, à quelque prix que ce fût, de ſçavoir ce que c'étoit que cette Fée, où étoit ſon Palais, pourquoi elle courroit après les hommes, & ce qu'elle en vouloit faire. (*)

(*) Ce Sage ſe nommoit Guerino Meſquino. Il nous a laiſſé la rélation de ſon avanture, dans les Mémoires de ſa vie, écrits en Italien, ſous ce titre: *Hiſtoria del Cavaliere Guerino, detto il meſquino.* Ce livre, dont-il s'eſt fait pluſieurs éditions,

A cet effet il grimpe durant deux jours sur une Montagne escarpée, & haute d'environ trois lieuës. Le sommet de cette Montagne se divise en deux pointes; sur l'une est le Lac de Pilate, sur l'autre est l'ou-

fut imprimé pour la premiere fois à Padoue en 1473. in-fol.

Le 18 Mai 1420. Antoine la Salle, Gentilhomme François, voulut tenter la même avanture; mais il n'eut pas le courage de gagner le Paradis de la Reine Sibylle (c'est ainsi qu'il appele l'Ecreigne de la Fée) il en raconte cependant des choses merveilleuses, qu'il faut voir dans son ouvrage, intitulé, *la Salade*, fol. 20 & suiv. Ed. de 1527. C'est dans ces deux ouvrages qu'on a puisé tout ce qui est dit ici de la Fée de Norcia : on peut voir aussi, sur la même Fée le docte Commentaire de Vigénére sur les tableaux de Philostrate. *Tabl. Protésilas.*

verture par ou l'on deſcend chez la Fée. (*)

Suivant Guerin Meſquin ; ces deux pointes communiquent l'une à l'autre par le moyen d'un rocher, large de trois piéds, ſur cinquante de longueur, & environnê d'affreux précipices ; il pretend même avoir paſſé deſſus, en ſe traînant ſur les mains & ſur les genoux. Mais l'Auteur de *la Salade* n'en dit pas un mot, & ce paſſage ne ſe trouve point marqué ſur la *Vûë* de cette Montagne qu'il

(*) L'Auteur de la Salade nous apprend que, de ſon temps, cette ouverture avoit été fort endommagée, par l'ordre du Pape, qui vouloit empêcher les Curieux d'aller voir la Fée.

a fait graver & dont-il a enrichi son ouvrage.

Quoiqu'il en soit, Guerin Mesquin, entre dans la Caverne, qu'il trouve remplie d'épaisses tenebres. Il s'y conduit à la lueur d'une lanterne sourde dont il s'étoit muni; il enfile un petit escalier d'un nombre infini de degrés, rencontre en son chemin quelques monstres, à chacun desquels il jouë un air de Flageollet : continue sa route, & parvient au bord d'un torrent qui roule ses eaux avec un bruit épouventable.

Que trouve-t'il pour passer ce torrent ? Une espéce de planche, qui lui parut, dit-il, molle & obeïssante comme un

ſac de laine. Ayant eu la curioſité d'en approcher ſa lanterne, il s'apperçoit que c'eſt la queûë d'un Serpent hideux, qui lui dit : *je m'appelle Macho. J'ai été ainſi transformé pour avoir voulu penetrer dans les ſecrets de la Fée*. Le Voyageur lui répond ; *Dieu vous béniſſe* ; paſſe pardeſſus & arrive à la porte de l'Ecreigne.

Cette porte étoit d'airain : il y frape trois fois, & trois jolies Nymphes viennent la lui ouvrir. Après l'avoir embraſſé, elles le conduiſent à leurs compagnes. Toutes ſont charmées de poſſeder ce nouvel Hôte, & pour lui faire Fête, abandonnent leurs diverſes occupations. La Fée, plus belle que ſes Nymphes,

est aussi beaucoup plus pressante.
Durant trois jours elle sollicite le Voyageur d'avoir des bontés pour elle, le soir sur-tout, quand elle le mene coucher; & trois jours il resiste courageusement à ses priéres & à ses charmes. Sa vertu sans doute eut beaucoup à combattre, mais elle sortit victorieuse de cette dangereuse épreuve; le tout, à ce qu'il nous assure, par les avis d'un Saint Hermite qu'il avoit eu la precaution de consulter.

La Fée Blanche & la Fée Brune, dont parle l'Arioste avoient en Egypte une Ecreigne célébre. On y mangeoit beaucoup, comme on fait dans les nôtres: on y babilloit encore davantage: Il

Il manco piacer sur le vivande,
Nel ragionar gran parte si dispensa. Ariost. Orland. cant. 14.

De tout temps on a vû dans la Perse une infinité d'Ecreignes de Fées, où, selon toute apparence, on n'étoit pas plus mal reçu que chez la Fée de Norcia. d'Herbelot. Biblioteq. Orient. ... Peri.

Mais l'Écreigne où les Fées tenoient leur Chapitre général, étoit située sur les confins de la Tartarie & du Mogol. Les Fées s'y rassembloient tous les cinq ans des coins les plus reculés de l'Univers. Là, on s'entretenoit de toutes les avantures bonnes ou mauvaises qui leur étoient arrivées: *Di cio che ben ò mal sia loro occorso.* On appuyoit même davantage sur Suite de l'Orland. Cant. 1.

les mauvaises avantures que sur les bonnes ; & l'on concertoit, comme de raison, les moyens de s'en venger.

Orlando.

Environ l'an 775. il se tin dans cette Ecreigne une Assemblée, dont les Seigneurs de la Cour de Charlemagne furent le principal objet. Ils avoient été en liaison avec differentes Fées, & leur avoient joüé d'assez vilains tours. Roland avoit enlevé le Blond Zéliam, à la Fée Morgane ; Roger avoit quitté la Fée Alcine, pour épouser la Sœur de Roland ; d'autres Paladins en avoient usé aussi cavalierement avec beaucoup de Fées ; ainsi donc la jeune, la vielle, la blanche, l

brune, *la bianca e la bruna* faiſoient un vacarme égal. Enfin on réſolut, pour venger ces outrages, de faire au moins périr ſans quartier, Roland, Charlemagne, toute ſa Race, toute la France, tout l'Empire; de n'en laiſſer ni trace ni veſtige, enſorte qu'on ne pût pas même diſtinguer où Paris avoit été.

Mais me direz-vous, Meſſieurs, Paris ſubſiſte encore? Cela eſt vrai. Mais il eſt à croire, que, quelques Paladins plus conſtans que les premiers, calmerent la fureur des Fées. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elles ne voulurent démordre de leurs prétentions, qu'après avoir ſuſcité la malheureuſe journée de

Roncevaux, qui, au rapport d'Eginard, causa tant de douleur à Charlemagne; & où Roland périt avec presque tous les Paladins de l'Armée. *Furens quid fœmina possit!*

Egin. in vit Carol. Mag.

L'Empire des Fées se soutint avec honneur jusqu'au Schisme de Luther. Peu de tems avant ce Schisme l'Allemagne étoit encore remplie de Fées; on les y connoissoit sous nom de Nymphes ou Sybilles Blanches; on les voyoit toutes les nuits dans leurs Ecreignes, coudre, filer, danser: & suivant le rapport des graves Auteurs qui nous ont transmis ces faits, elles n'étoient point insensibles aux cageoleries des Hommes.

Caron, en son Antechr. Remig. lib. 1. cap. 17. Vier. Trait. des Diab. lib. 1. cap. 13. Grilland, de sortileg. cap. 4. n. 3. Paracelf. de malef. &c.

§. III.

Toute Assemblée est Ecreigne plus ou moins.

UN Homme d'esprit, un Homme d'un certain âge, un Homme en place croiroit se déshonorer s'il alloit tous les jours causer trois ou quatre heures dans les Ecreignes. Cependant ce même Homme ne rougit point d'aller babiller de tems-en-tems dans les Cercles de la Societé ; il se fait même un plaisir & un honneur d'avoir place dans une Académie, ou d'être admis dans le Conseil des Princes : étrange exemple des

contradictions de l'esprit humain !

Car enfin ces Ecreignes si dédaignées, & ces Assemblées qu'on révere, tiennent ensemble par les rapports les plus frappans.

Par exemple, les Assemblées ordinaires de la Societé, ne sont-elles pas de véritables Ecreignes? Qu'y fait-on ? Les Femmes y travaillent en babillant ; les Hommes y babillent sans rien faire. On y dit des nouvelles ; &, de même que dans les Ecreignes, les plus absurdes, n'y sont pas toujours les plus mal reçûës. Mille sujets qui n'ont aucun rapport les uns aux autres, entrent tout à la fois dans la conversation, &

y jettent la varieté la plus agréable. On s'entretient en même-tems d'Affaires, de Politique, de Guerre, de Jeu, d'Ajustemens, d'Ouvrages d'esprit, de Galanterie. On raisonne, on raconte, on loüe, on médit, on calomnie, on méprise, on plaisante, on admire, on se plaint, on complimente, on dit de bonnes choses, on dit des sottises; & chacun rempli de son idée, s'embarassant peu de celle des autres, suit son propos sans écouter, & sans répondre: ce qui, au rapport de S. Bernard, est un des caracteres les plus distinctifs du babil, & par conséquent de l'Ecreigne.

Interrogantem praevenir, quaerenti non Respondet. Bernard. de consid.

Le Senat de Rome, ce Senat

qu'on nous représente comme l'Assemblée la plus auguste qui jamais ait été dans l'Univers ; en combien d'occasions ne fut-il pas Ecreigne ? N'étoit-il pas Ecreigne ; même dans les jours les plus brillans de la République ; toutes les fois qu'il
Tit. l. lib. 24. s'assembloit pour se faire raconter qu'une Chévre avoit mis bas des Petits qui avoient de la laine ; qu'un Cocq étoit devenu Poule , qu'une Poule étoit
lib. 37. devenuë Cocq ; que le Soleil s'étoit battu avec la Lune , & que la Lune s'étoit laissé tomber , & puis qu'il avoit paru deux Lunes ; qu'il avoit plû du lait ;
lib. 35. qu'un Bœuf avoit dit aux Romains : *Prenés garde à vous ;*

qu'une Vache d'airain ayant *lib. 41* été couverte par un Taureau Sauvage, avoit conçû ; que des Bœufs avoient monté sur les thuiles, & tels autres prodiges *lib. 50* dont il ordonnoit toujours l'expiation par les grandes victimes ? Dans des tems moins reculés n'étoit-ce pas une veritable Ecreigne que cette Assemblée de Rois, qui, quand ils alloient faire leur cour à l'Empereur Tibere, en recevoient pour *Tacit. annal. lib. 3. cap. 14.* tout remerciement, qu'ils n'étoient bons qu'à faire des Esclaves : *Homines ad servitutem paratos* ? Ce Senat n'étoit-il pas Ecreigne quand il alla sanglotter & pleurer : *in questus & lacrimas effudit*, pour engager le même

Empereur, qui feignoit de vouloir abdiquer l'Empire, à ne pas s'en démettre? Ne falloit-il pas qu'il fut Sereigne décidée, lorsque l'Empereur Caligula promettoit à son Cheval de le créer Consul, ce qu'il eût fait, dit l'Historien dont j'ai tiré ceci, si la mort ne l'en eût empêché? *Facturus, si diu vixisset*? Ce Senat n'étoit-il pas effectivement Sereigne, quand, de son propre mouvement: *A nemine advocatus*, il alloit au Capitole en l'absence du même Empereur, se prosterner devant son Fauteuil & lui offrir des présens? Ne l'étoit-il pas encore davantage, quand le même Caligula, qui tous les jours au vû & sçû de tout le

Tacit. ibid.

Dion. Cass. lib. 59. Xyland. interpret.

Dion. ibid.

monde, embraffoit tendrement des Baladins & des Sauteurs, donnoit feulement fon pié à baifer à tous ces fiers Sénateurs: faveur infigne, dont ils ne manquoient pas de le remercier en plein Sénat: *ij in Senatu gratias ei agebant*. Enfin pour paffer fous filence une infinité de faits de la même nature, cette illuftre Compagnie ne fe décida-t'elle pas totalement pour être Ecreigne, quand elle admit les Femmes fous le Regne d'Eliogabale?

Dion. ibid.

Lamprid. in Heliogab.

Je pourrois, Meffieurs, avec autant de facilité vous faire voir que tous les Sénats modernes, les Affemblées Litteraires, les Chapitres de Moines, &c. font à beaucoup d'égards

fruit de ses travaux aux lumieres toujours superieures de l'Académie. Il n'est presque point de jour où l'on ne se régale dans les Ecreignes ; il n'est presque point de semaine où l'Académie en Corps ne fasse un petit Souper. Si d'un côté, les Statuts Synodaux défendent aux Filles de recevoir les Garçons dans les Ecreignes ; d'un autre côté, les Statuts de nôtre Académie en interdisent l'entrée au beau Sexe. Mais comme malgré les Décrets des Synodes, les Garçons se glissent souvent dans les Ecreignes & n'y sont point mal reçûs; de même, je présume que, si malgré nos Réglemens, quelque jeune & jolie Personne

venoit ſe preſenter à la porte de notre Académie, dans la même diſpoſition que les Garçons ſe préſentent à la porte des Ecreignes, nous ne ſerions point aſſez peu galants pour la renvoyer.

Notre Académie, Meſſieurs, eſt donc préciſément la même choſe que les Ecreignes. Ce ſont de part & d'autre les mêmes occupations, c'eſt la même origine: l'amour du babil qui fit naître les Ecreignes a formé l'Académie. Il eſt vrai que les premieres ont peut-être plus de quatre mille ans d'ancienneté, & que la derniere ne fait que de naître; mais l'intervalle qui ſépare leur naiſſance, ne détruit

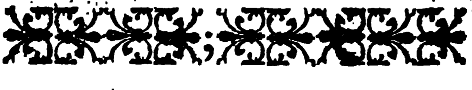
point leur fraternité. Cette fleur de jeunesse & de santé dont brille notre Académie, ne doit donc point nous faire mépriser la vieillesse & les rides des Ecreignes ; peut-être, hélas, ne pousserons nous pas notre carriere aussi loin qu'elles ! Que l'Hôtel imposant où nous nous assemblons ne nous fasse point dédaigner les Edifices rustiques, où se forment les Assemblées des Ecreignes. Que les mets délicats dont nous nous rassasions à nos petits Soupers, ne nous inspirent point un offensant dégoût pour les Navets & les Topinambours, dont les Ecreignes se régalent. Que ce foyer fastueux, où, pour nous

recevoir

recevoir, petille un Chêne enflammé, ne nous fasse point regarder avec un air de hauteur ces humbles Couvets, où le feu presque toujous est caché sous la cendre. Entreprenant au contraire, de rétablir nos Sœurs aînées dans leur splendeur primitive, engageons le Public à leur accorder au moins le Titre d'ACADEMIES DE CAMPAGNE: ou bien, faisant sur nous-même un genereux effort, dépoüillons-nous du Titre trop fastueux d'Académie, pour adopter celui d'ECREIGNE DE VILLE.

Adhuc supersunt multa quæ possim loqui,
Et copiosa abundat rerum varietas;
Sed temperatæ suaves sunt argutiæ,
Immodicæ offendunt.

Phæd. Fab. lib. 5. Fab. 11.



OBSERVATION
SUR
UN PASSAGE DES COMEDIES DE MOLIERE,

Luë le 10 Décembre 1743.

Par Mr *** l'un des Sept.

DANS la Comédie du Medecin malgré lui, Act. 2. Sc. 4. M. Sganarelle, raisonnant sur la Maladie de Mlle. Lucinde, s'exprime en ces termes : *Or ces vapeurs dont je vous parle, venant à passer du côté gauche où est le Foye, au côté droit où est le Cœur, il se trouve que le*

Poulmon. &c. Puis, sur cette objection que lui fait Geronte: *qu'il a toujours entendu dire, que le cœur est du côté gauche, & le Foye du côté droit*; il répond: *Oüi, cela étoit autre-fois ainsi, mais nous avons changé tout cela.*

J'ai voulu m'assurer du fait. Mais depuis plusieurs années ayant examiné avec attention tous les sujets qui ont été dissequés dans cette Ville, ayant relu les plus fameux Anatomistes, & consulté beaucoup de mes Confreres; je me crois en droit de décider que le Cœur & le Foye, sont placés aujourd'hui, comme ils l'étoient du temps d'Hypocrate & de Galien.

Il y a toute apparence que

Moliere qui n'aimoit pas les Médecins, a voulu plaiſanter; défaut auquel ſont fort ſujets les Poëtes Comiques.

Fin du premier Tome.

MEMOIRES
DE L'ACADEMIE
DES SCIENCES, &c.

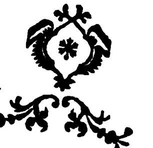
MEMOIRES
DE L'ACADEMIE DES SCIENCES, INSCRIPTIONS, BELLES LETTRES, BEAUX ARTS, &c.

Nouvellement établie à Troyes en Champagne.

Α'στέρες μὲν ἀμφὶ καλὰν Σελάναν
Α'ψ' ἀποκρύπτουσι φαεινὸν εἶδος,
Ὁπότ' ἂν πλήθοισα μάλιστα λάμπῃ γᾶν.

Saph. ap. Eustat.

TOME II.





A TROYES,
Chez le Libraire de l'Académie.

Et se trouve A PARIS,
[Ch]ez DUCHESNE, Libraire, rue saint Jacques,
au Temple du Goût.

MDCCLVI.

Cum nihil habemus majus, calamo ludimus.

Phædr. lib. 4. Fab. 1.



REFLEXIONS HISTORIQUES, CRITIQUES ET MORALES SUR UN PROVERBE,

Lues le 6 Avril 1744.

Par Mr. *** l'un des fept.

In promptu caufa eft.... Ovid. de Rem. amor. lib. I.

SOUVENT, Meffieurs, une mauvaife plaifanterie, autorifée par la malignité, & recueillie avec empreffement, parvient à paffer pour une vérité conftante ; c'eft ainfi, que la plupart des mauvai-

fournira également deux Réflexions. Dans la premiere, j'examinerai les raisons qui ont pû donner lieu à l'opinion de notre bêtise : dans la seconde je prouverai que nous sommes gens d'esprit.

PREMIERE PARTIE.

Premiere Réflexion. LES Moutons sont-ils des bêtes ou non ? J'ai consulté sur cette épineuse question tous les bons Auteurs tant anciens que modernes, tant Grecs que Latins, tant prophanes qu'Ecclésiastiques; mais la diversité de leurs sentimens n'a fait qu'augmenter mon embarras. En effet, si quelques-uns nous laissent entrevoir qu'on peut regarder le

prise si difficile, je vous offrirai du moins quelques réflexions que ce sujet m'a fournies.

Il m'a semblé d'abord, que le Proverbe n'attaquoit pas moins les Moutons que les Champenois; c'est pourquoi j'ai cru devoir diviser mon Ouvrage en deux Parties.

La premiere Partie, qui aura pour objet les Moutons, me fournira deux Réflexions. J'examinerai 1°. si les Moutons sont vraîment bêtes : 2°. Si les 99 qui figurent avec le Champenois doivent être de Champagne, ou si l'on peut les prendre indistinctement ailleurs.

La seconde Partie, qui aura pour objet les Champenois, me

célébre en avoit même si bonne opinion, que dans une de ses Constitutions, il croit que les faux Prophétes doivent emprunter la forme de ces animaux, pour gagner plus facilement notre confiance. Mais d'un autre côté Synesius, Evêque de Ptolémaïde, dans son *Eloge de la tête chauve*, dit qu'un animal est bête à proportion du poil qu'il a; à ce propos il cite les Moutons. Voilà contre eux un argument bien fort. Rabelais, *Pantagruel*, *l.* 4, *c.* 8, nous représente les Moutons comme des bêtes à qui la nature a refusé jusqu'à l'instinct qu'elle accorde à tous les animaux pour leur conservation. La Fontaine en pense de même,

Conte de l'Abbesse malade; Joseph, *contre Appion*; Ciceron, *l. 2 de la nature des Dieux*; Aristote, *de la nature des Animaux*; Aristophane dans la Comédie de *Plutus*, & dans *les Guèpes*; Plaute, dans la Comédie des *Bacchides*, traitent les Moutons encore plus mal. Les Grecs en général comparoient la vie des sots à la vie des Moutons, Προβάτου βίον ζῆν; & ils appelloient la stupidité, *un esprit de Mouton*, Προβάτων ἦθος.

Quel parti prendre au milieu de tant de contrariétés? oserois-je moi foible Pygmée décider entre tous ces grands Hommes? Non, Messieurs.

Non nostrum inter vos tantas componere lites. Virg. Egl. 3.

Et je crois que vous seuls pouvez être juges dans cette cause.

Deuxième Réflexion. Mais en supposant que le Mouton ne soit qu'une bête ; faut-il nécessairement, que les 99 qui figurent avec le Champenois soient de Champagne ? Rabelais, dans son Pantagruel, livre 4, chap. 7, voulant dire à Panurge qu'il est une bête, le met dans la balance avec un Mouton. Voilà donc le Mouton d'un côté & Panurge de l'autre ; cela fait bête pour bête, la partie est égale. Si l'Auteur de notre Proverbe en avoit usé avec autant d'équité, je croirois, en entrant dans l'esprit de sa comparaison, qu'il faudroit nécessairement, pour rendre toutes choses égales, que

le Mouton fût Champenois; mais ayant mis d'un côté un Champenois tout ſeul, & de l'autre 99 Moutons, il eſt évident que la ſomme de bêtiſe doit l'emporter du côté des Moutons. Je penſe donc, Meſſieurs, quoique ce ne ſoit pas votre ſentiment, que pour rapprocher cette propoſition de ſa juſte valeur, il n'y auroit pas grand inconvenient à gliſſer quelques Moutons étrangers parmi nos 99. *

* Pourvû néanmoins que ce ne ſoit pas de ces Moutons d'Arabie dont parle Hérodote, *lib.* 3, qui ont la queue longue de 3 coudées.

SECONDE PARTIE.

Première Réflexion. SI l'on ne considére que le stile du Proverbe, on croira que l'opinion de notre bêtise est nouvelle. Il est cependant certain que cette opinion est très-ancienne ; ce qui le prouve, c'est que, dans une infinité de bons Livres anciens, nous nous voyons prodiguer les épithétes de *Sots*, de *Balourds*, de *Lourdiers*, &c. comme des titres qui nous appartenoient déja depuis long-tems.

Contes de la Reine de Nav. Nouvelles de Louis XI, &c.

Mais qu'est-ce qui peut avoir donné lieu à cette opinion? beaucoup de choses, selon moi. Premierement la ressemblance de notre nom avec celui des an-

ciens Campaniens, *Campani* : * d'ailleurs on dit communément d'un ſot, qu'il ne fait point d'héréſie. Or nos Compatriotes n'en ont jamais ni fait ni ſouffert : témoin leur attachement à la Ligue, juſqu'à l'abjuration de Henry IV, témoin encore l'eſclandre qu'ils firent à leur Evêque Carraciol de Melphes, lorſqu'il s'aviſa de leur prêcher des Héréſies, tant dans ſon Egliſe, que dans le Marché aux Cochons. Mais pour en venir à des faits plus poſitifs, ne faut-il pas avouer que la Champagne eſt en état de mettre ſur pied un plus grand nombre de ſots qu'aucune

Deſguerrois, pag. 421.

* Les Campaniens paſſoient pour des ſots. Voy. Alexand. *ab* alex. *lib.* 4, *cap.* 13.

autre Province ; que de tous tems elle en a fourni beaucoup à l'Etat ; que quelques-uns d'entre eux se sont distingués de maniere qu'on a cru que leurs dits & gestes devoient être transmis à la postérité ? Combien d'exemples n'en trouve-t-on pas dans ces Chroniques sincéres, connues sous le nom de *Contes de la Reine de Navarre, des cent nouvelles nouvelles, &c.* La bonne Alix, qui, pendant l'absence de son mari, faisoit faire des oreilles à l'enfant qu'elle portoit, n'étoit-elle pas du pays Champenois ? n'avons-nous pas eu un Blaise Gaulard, homme plus rare dans son espéce que tous les héros de la Grece & de Rome, & d'au-

Voy. Nouv. 20, 75. &c.

Voy. La-font.

Hist. de Bla. Gaul. par le Noble.

tant plus heureux, qu'il a trouvé dans sa Patrie un Historien digne de lui? Enfin, dans le tems que les Jesuites voulurent s'établir à Troyes, ne sommes-nous pas convenus nous-mêmes que nous étions des bêtes, lorsque les Députés que nous avions envoyés au Roi, lui représenterent que toute terre n'étoit pas propre à porter toute sorte de fruits : *Non omnis fert omnia tellus*, & que le terroir de Champagne ne valoit rien pour l'esprit? *Mercure de France de Richer.*

Mais au lieu de juger de la Champagne par tous ces faits désavantageux, n'auroit-on pas dû au contraire l'envisager charitablement par les traits qui lui font honneur. Le P. Binet, dans la *Deuxiéme Réflexion.*

vie de S. Aderald, ne nous a-t-il pas rendu une justice bien flatteuse quand il fait dire à son Saint que la ville de Troyes *est pleine de bons esprits & de langues bien pendues.* Si la Champagne a fourni beaucoup de sots, n'a-t-elle pas vû naître de grands Hommes? Les Boucherats, les Colberts, les Girardons, les Mignards, les Camusats, les le Cointes, les Pithous, les Témiseuils, les Passerats, les Lafontaines, & tant d'autres qui ont illustré leur Patrie & la France, étoient-ils donc des bêtes? en sommes-nous, Messieurs, nous qui composons cette brillante Académie? Mais, nous dit-on, vous êtes bons: nous ne di-

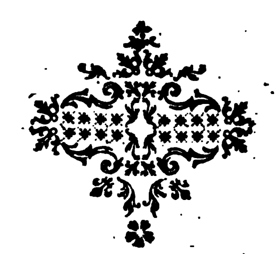
pag. 131.

ſois pas le contraire. Parce qu'on eſt bon, eſt-il dit qu'on ſoit bête; ou parce qu'on a de l'eſprit, faut-il qu'on ſoit méchant? la bêtiſe & la bonté ſont-elles donc des qualités abſolument inſéparables? l'expérience ne fait-elle pas voir au contraire que preſque tous les ſots ne valent rien? Un fameux Auteur de ce ſiécle n'a-t-il pas démontré que jamais un ſot ne fut honnête homme, *& que de tout mal ſottiſe eſt le vrai Type.* Sans entrer donc dans un plus grand détail, concluons avec ce grand Homme, que qui dit méchant dit ſot; que par la raiſon contraire, qui dit bon homme, dit homme d'eſprit; que par conſéquent, nous & nos

Rouſſ. Ep. à Clem. Marot.

Compatriotes nous sommes gens d'esprit, & que c'est l'Auteur du Proverbe qui est une bête.

Miraturque novas frondes, & non sua poma.
Virg. Georg. l. 2.

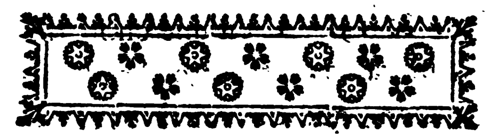


PROJET

PROJET D'UN VOYAGE EN ESPAGNE.

NOus ne donnerons le mémoire suivant que par extrait. Ce n'est pas qu'il soit inférieur à ceux que nous publions en entier ; mais la nature du sujet avoit exigé de l'Auteur beaucoup de détails, qui nécessaires dans l'intérieur de notre Académie, n'auroient pas eu peut-être le même mérite aux yeux du Public.





PROJET D'UN VOYAGE EN ESPAGNE,

Pour constater un fait important de l'Histoire du Chevalier Don-Quichotte.

Lû dans l'Académie le 10 Mai 1744.

Par M. *** l'un des sept.

Ambulat & subitò mirantur funus amici.
Propert. l. 2. El. 1.

CE fait est la mort du Berger Chrysostôme, qui mourut d'amour pour la belle Marcelle. *Don Quich. liv. 2, Chap.*

12 & 13. « C'est une chose dé-
„ plorable, dit notre Académi-
„ cien, que de voir à quel ex-
„ cès est porté parmi nous l'es-
„ prit de legéreté & de plai-
„ santerie. Les opinions les plus
„ respectables, les sentimens les
„ plus accrédités en ont éprou-
„ vé les outrages. L'amour mê-
„ me, ce sentiment qui chez
„ les Anciens étoit regardé com-
„ me la source de toutes les
„ vertus ne paroît plus dans nos
„ conversations que comme un
„ sujet de plaisanterie. Ses ef-
„ fets les plus admirables ou
„ sont traités de chimères, ou
„ sont tournés en ridicule; &
„ il n'est pas rare de trouver des
„ gens, qui, du plus grand sens

Vide Platon. in sympofiac. & Plutarch. in Erotic.

„ froid du monde, vous assu-
„ rent qu'on n'en meurt point.
„ On a beau leur représen-
„ ter que, dans les extraits de
„ Constantin Porphyrogénete, Const. Porphyr. collect. pag. 439.
„ on trouve un Prince Méde,
„ nommé Stryangée, qui mou-
„ rant d'amour pour la Reine
„ Zarine, se tua pour sortir plus
„ vîte d'embarras; que le Prince Plut. in Demetr.
„ Antiochus en seroit mort, si
„ le Roi son pere ne lui avoit
„ pas cédé Stratonice; que chez
„ les Romains, il étoit tout or-
„ dinaire qu'on en mourût,
„ comme nous le voyons dans
„ Properce; & qu'enfin, sans Prop. L. 2. El. 1.
„ sortir de notre siécle, nous
„ connoissons beaucoup de jeu-
„ nes gens, qui sans doute ne

„ vivroient plus, si des beautés
„ compatissantes n'avoient pris
„ soin de conserver leurs jours.
„ Rien ne peut en imposer à
„ nos Pyrrhoniens indociles.
„ Exemples anciens ou moder-
„ nes, ils les rejettent tous :
„ les anciens, comme trop éloi-
„ gnés, les modernes, comme
„ n'étant point assez publics.
„ Tant il est vrai qu'il entre beau-
„ coup de mauvaise foi dans leur
„ incrédulité !

„ Cependant, continue notre
„ Académicien, il seroit impor-
„ tant d'opposer une barriére à
„ cet esprit contagieux de plaisan-
„ terie & d'incrédulité. On y réus-
„ siroit peut-être si l'on pouvoit
„ découvrir un fait qui ne fût

„ ni trop éloigné ni trop pro-
„ che de nous ; qui rapporté par
„ un Historien recommandable,
„ pût recevoir d'ailleurs le plus
„ haut dégré d'évidence, tant
„ par la commune renommée
„ du pays, que par des titres
„ en bonne forme, émanés des
„ Archives publiques, & je
„ crois avoir trouvé tous ces
„ caractères dans la mort du
„ Berger Chrysostôme.

„ Cette mort est d'autant plus
„ frappante, qu'elle n'a point
„ été éprouvée par un homme
„ du vulgaire. Chrysostôme étoit
„ un homme de Lettres & un
„ sçavant, qui certainement ne
„ se seroit point laissé mourir
„ d'amour, s'il n'avoit eu de bon-

„ nes raisons pour cela. Son
„ histoire, qui n'a pas 200
„ ans de date, fut d'abord écrite
„ en Arabe par Cid-hamet Be-
„ nengeli, dont on peut voir l'é-
„ loge au chapitre IX de l'Histo-
„ rien Castillan. Ce dernier lui-
„ même n'est point un conteur de
„ Fables; c'est un homme ins-
„ truit dans l'école du malheur,
„ & qui n'a point envie de rire.*
„ Enfin ce fait, outre la preuve
„ historique qu'il a pardevers
„ soi, est susceptible des preu-
„ ves juridiques les plus com-
„ plettes, tant par témoins que
„ par écrit; pour les lui procu-
„ rer, il n'est question que de

* Il étoit Soldat, pauvre & manchot.

faire

„ faire un voyage sur les lieux.

Après avoir démontré l'utilité de ce Voyage, soit par rapport à la morale, soit par rapport à l'histoire, l'Académicien continue en ces termes: « Rien n'est „ plus propre à faire honneur „ à notre Académie. Ce voya„ge est dans le goût de celui „ qu'entreprirent les premiers „ heros de la Gréce, pour con„querir la Toison d'Or, qui en „ valoit bien moins la peine. Il „ ressemble encore plus au voya„ge que des sçavans ont fait „ depuis peu aux deux extré„mités de la terre, pour en „ déterminer la figure. Tout l'u„nivers sçavant s'est réuni pour „ applaudir à leur entreprise:

„ Soyons sûrs que la nôtre n'au-
„ ra pas moins d'approbateurs ;
„ peut-être même en aura-t-el-
„ le davantage. Au moins suis-
„ je persuadé, & je le dis sans
„ vouloir attaquer personne, que
„ la découverte d'une vérité his-
„ torique vaut bien celle d'u-
„ ne vérité physique ou mathé-
„ matique.

„ Mais avant que d'entrepren-
„ dre ce voyage il est à propos,
„ dit notre Auteur, de faire
„ quelques observations sur deux
„ points, l'un de Géographie,
„ l'autre de Chronologie, qu'il
„ est important d'éclaircir ; je
„ veux dire sur le lieu & l'année
„ où mourut le Berger Chry-
„ sostôme.

„ Autant qu'on peut conjec-
„ turer, en rapprochant divers
„ passages de Cervantes, le
„ Village où mourut Chrysos-
„ tôme étoit à l'entrée des
„ montagnes, à peu de distan-
„ ce du Port Lapice. Mais quel
„ étoit précisément ce Village?
„ C'est ce qu'on ne peut déter-
„ miner que quand on sera sur
„ les lieux. Cervantes écrivoit
„ l'histoire en Philosophe; il n'y
„ regardoit comme essentiel que
„ ce qui pouvoit avoir rapport
„ aux mœurs; il a négligé tout
„ le reste, & sur-tout la Géogra-
„ phie. Voilà pourquoi il ne
„ nous apprend pas même le
„ lieu où demeuroit Don Qui-
„ chotte. C'étoit, dit-il, dans

Lib. 1. c. 8. & lib. 2. c. 9.

„ un Village de la Manche dont
Part. I. l. 1. c. 1. „ le nom ne me revient pas, *en*
„ *un lugar de la Mancha de cuyo*
„ *nombre no quiero accordarme.*
„ Mais incontinent après il nous
„ remet ſur la voye, en nous
„ apprenant que la Princeſſe
„ Dulcinée étoit d'un Village
„ voiſin qui ſe nommoit le To-
„ boſo.

„ Voici donc la maniere dont
„ je crois que l'Académicien
„ voyageur doit diriger ſa mar-
„ che. Il faut d'abord qu'il aille
„ directement dans la Manche,
„ & au Village du Toboſo. Il
„ eſt impoſſible qu'on y ait per-
„ du la mémoire d'une Dame
„ auſſi conſidérable que la Prin-
„ ceſſe Dulcinée. On s'y ſou-

„ viendra parconséquent du
„ Chevalier Don Quichotte,
„ de tout ce qu'il a fait pour
„ la Princesse ; & l'on sçaura
„ précisément le Village où il
„ faisoit sa résidence.

„ Du Toboso, l'Académicien
„ passera au Village de Don
„ Quichotte. Là il puisera de
„ nouvelles lumieres, soit dans
„ la famille même du Cheva-
„ lier, * soit dans celle de San-
„ cho-Pança son Ecuyer, soit
„ enfin dans la conversation des
„ habitans du lieu. Il seroit bien
„ étonnant que parmi tant de

* Lors de sa premiere sortie, sa Niéce n'avoit pas 20 ans. Elle étoit encore, lorsqu'il mourut, fort en âge de se marier; & il est vraisemblable qu'elle a laissé postérité.

„ perſonnes qui ont été à portée
„ d'être inſtruites, il ne s'en
„ trouvât pas quelqu'une à qui
„ le nom du Village où mou-
„ rut Chryſoſtôme fut reſté dans
„ la mémoire. Notre Académi-
„ cien ſe tranſportera tout de
„ ſuite dans ce Village. Il y le-
„ vera une expédition du Teſ-
„ tament de Chryſoſtôme, par
„ lequel, après avoir expliqué
„ les cauſes de ſa mort, il inſti-
„ tue la belle Marcelle pour ſa
„ légatrice univerſelle. Il inter-
„ rogera les gens du pays &
„ fera dreſſer un procès-verbal
„ de leurs réponſes. Enſuite il
„ ira à la Fontaine du Cormier,
„ auprès de laquelle Chryſoſtô-
„ me fut enterré; il tâchera d'y

„ découvrir l'Epitaphe qu'Am-
„ broise fit graver pour son ami,
„ & il en prendra une copie
„ figurée.

„ A l'égard du point de Chro-
„ nologie, continue l'Auteur, je
„ crois dès à présent pouvoir le fi-
„ xer. Il est vrai que Cervantes n'a
„ pas été plus attentif à marquer
„ les dates que les noms de lieux;
„ que même il est tombé dans quel-
„ ques Anachronismes, comme *Vida de mig. Cerv. n. 101.*
„ l'ont remarqué Don Gregorio
„ Mayans i Siscar, & le sçavant
„ Auteur du Dialogue des Lan- *Dial. de las Leng. p. 161.*
„ gues : mais il a soin de temps
„ en temps de citer des épo-
„ ques frappantes sur lesquelles
„ on peut se régler. De cette
„ nature est l'histoire de l'Escla- *Part. 1. l. 4. c. 37.*

„ ve qui arrive dans une hôtel-
„ lerie avec la belle Morisque.
„ Il nous apprend qu'il avoit été
Ibid. c. 39. „ pris par les Turcs à la Bataille-
„ le de Lépante, qui se donna
„ le 7 Octobre 1571 : * il resta

* Don Gregorio Mayans i Siscar met cette Bataille en 1572, au moins dans l'édition dont je me sers, qui est celle de 1744 à la Haye. Notre Académicien a mieux aimé suivre le Texte de Cervantes, qui s'accorde sur ce point avec le plus grand nombre des Historiens. Il s'est trouvé dans la nécessité d'appuyer sur le même Texte toutes les discussions chronologiques qui concernent les Vice-Rois d'Alger. Depuis Chéredin Barberousse, qui mit ce Royaume sous la protection du Grand-Seigneur, l'histoire d'Alger est dans une confusion déplorable. Elle n'offre rien de suivi, même dans les Historiens Arabes. Cela prouve d'autant plus combien l'histoire de Don Quichotte est importante pour éclaircir l'Histoire universelle.

„ sur les Galeres de Constanti-
„ nople jusqu'à la fin de 1574 que
„ mourut Uchali-Fartax, son pre- *Cap.* 40
„ mier Patron; * il passa ensuite
„ au service d'Azanaga, qu'il sui-
„ vit en 1579 à Alger, ** où il ne

* Ce fameux Renégat qui fut Vice-Roi d'Alger, & à qui le Pape Pie V vouloit former une Principauté en Italie, pour l'engager à rentrer dans le sein de l'Église, mourut peu de mois après la prise de la Goulette, *y de allì a pocos meses muriò mi amo el Uchali*; parconséquent ce fut à la fin de l'année 1574. C'est une date qu'on ignoroit en Europe, faute d'avoir fait attention au Texte de Cervantes.

** Azanaga fut Vice-Roi d'Alger: *y llegò à ser muy rico, y à Ser-Rey de Argèl.* Il fut nommé à cette Vice-Royauté en 1579. Voici comme je le prouve. Don Pedro d'Aguilar, gentilhomme d'Andalousie, avoit été fait esclave à la prise de la Goulette en 1574. Il se sauva de Constantinople & revint en Espagne deux ans

„ de Cid-Hamet Benengeli, * dresser, 1° un Itineraire de Don Quichotte; „ où l'on marqueroit exactement les routes qu'il a tenues; „ & les lieux où il a été; 2° de „ bonnes Tables Chronologiques où chaque fait seroit rangé sous sa véritable date.

„ Ce travail bien exécuté jetteroit une grande lumiere sur „ toute l'histoire du heros de la „ Manche. Il nous mettroit en „ état d'en donner une édition „ bien supérieure à toutes celles qui ont paru. Nous pour-

* Ce Texte n'a jamais été imprimé. Le Manuscrit doit être dans la Bibliothéque de l'Escurial. Si l'on pouvoit en avoir une copie, ce seroit un vrai présent à faire au Public.

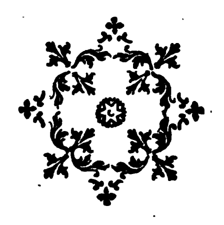
„ rions même y joindre une „ nouvelle version françoise. Car „ quoique celle de l'Abbé de „ S. Martin, qui est entre les „ mains de tout le monde, soit „ agréable, elle n'est pas tou- „ jours fidéle & l'on y trouve „ des omissions importantes. On „ ne voit pas, par exemple, à „ quel propos le Traducteur a „ supprimé les bonnes disposi- „ tions où mourut le Chevalier, „ après avoir reçu tous ses Sa- „ cremens, *Despues de recibidos* „ *todos los Sacramentos*, chose, „ dit l'Historien, qui n'étoit ar- „ rivée avant lui à aucun Che- „ valier errant.

Nous bornerons ici notre extrait, le reste du mémoire ne

contenant que des détails œconomiques ſur la dépenſe du voyage. Nous ajouterons ſeulement que la Compagnie adopta le projet de l'Académicien, & que d'un conſentement unanime, l'Auteur fut choiſi pour l'exécuter.

Converſique oculos interſe atque ora tenebant.
Virg. Æneïd.

Nota. Ce Projet n'a point eu lieu, la Compagnie s'étant trouvé diſperſée avant le temps de l'exécution.



DISSERTATION
SUR L'USAGE
DE BATTRE SA MAITRESSE.

LA Compagnie avoit été informée que les Gens du monde & les Femmes n'avoient point approuvé, dans le premier volume de ses Mémoires, le choix des sujets. Elle chargea un Académicien, connu par sa galanterie, de choisir dans l'Antiquité quelque sujet assez noble, pour nous réconcilier avec la portion du Public la plus aimable ; il proposa l'usage de battre sa Maîtresse qui nous parut du meilleur ton, & qui fut agréé tout d'une voix. Il a rempli supérieurement notre objet dans la Dissertation suivante, où nous osons dire qu'il donne un nouveau prix au sujet même, par la maniere de le traiter. Materiem superat opus.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR DE LA DISSERTATION SUIVANTE.

LE sujet qu'on s'est proposé de traiter dans cette Dissertation est l'usage de battre sa Maîtresse, & non l'usage de la tuer. Voilà pourquoi on n'y a point fait mention ni de Dinias qui, dans Ephese, tua sa Maîtresse à coups de bâton; ni d'Octavius Sagitta, qui, ayant couché avec Pontia, la poignarda parce qu'elle ne vouloit pas l'épouser; ni enfin de ce que les Romains appelloient le plaisir de l'occision: cruauté, qui, selon l'Abbé de S. Real, avoit pour motif de

Luciani Toxaris, sive de Amicitia.

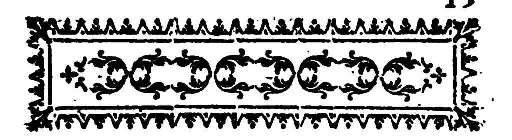
Tacit. annal. lib. 13. c. 44.

S. Real. T. 2. Réfl. sur les Femmes.

s'assurer, qu'on n'auroit point de successeur dans la possession de la personne aimée.

On ne condamne point ces différens procédés, puisque l'amour en est le principe; mais on ne conseilleroit à personne de les imiter. On n'a voulu présenter dans cette Dissertation que des exemples d'usage, & qui ne sortissent point des bornes de la belle Galanterie.

On a rejetté en notes toutes les discussions, qui placées dans le discours, en auroient interrompu le fil ou rallenti la chaleur. Les Sçavans qui voudront consulter ces notes, les trouveront séparément à la suite de la Dissertation.



DISSERTATION

SUR L'USAGE

DE BATTRE SA MAITRESSE.

.... *Irâ mistus abundat amor.* Ovid.
Heroid. Hypiop. Jason.

BAttre ce qu'on aime est l'effet le plus naturel de tout sentiment d'affection. *Aimer & battre ne sont qu'une même chose*, dit, dans Aristophane, un Disciple de Socrate. Les anciens Rois Parthes faisoient déchirer à coups de verges ceux de leurs Courtisans qu'ils honoroient de leur faveur. Il y avoit à

Aristoph. nub. Act. 5. Sc. 4.

Athen. Deipn. l. 4. p. 152.

Lacédémone un Autel autour duquel on assembloit chaque année toute la jeunesse de l'un & de l'autre sexe; là les jeunes filles souffletoient les jeunes garçons pour leur inspirer le desir de devenir Epoux.

Ibid. l. 13. p. 559.

L'amour, ce sentiment si supérieur à tous ceux dont notre ame est capable, auroit-il moins de délicatesse que la tendresse paternelle & filiale, dont le Poëte a voulu parler; que la tendre amitié dont faisoient profession les Rois Parthes; & que ce sentiment, froid puisqu'il est raisonnable, qui nous porte à nous reproduire dans des embrassemens légitimes? Un tel paradoxe est insoutenable.

Cependant, par une inconsidération qui n'est que trop commune dans le monde, on condamne tous les jours les Amans qui battent leurs Maîtresses ; comme si ce procédé avoit quelque chose d'irrégulier, & qu'ils ne suivissent point en cela le cri de la nature & de l'amour.

Je me suis proposé d'attaquer ce faux jugement dans la Dissertation que j'ai l'honneur de vous présenter & qui sera divisée en trois Parties.

J'établirai dans la premiere ; qu'il est de la bienséance de battre ce qu'on aime, & que rien ne produit de si bons effets.

Dans la seconde, que les Grecs ont battu leurs Maîtresses,

& que les Romains en ont
autant.

Dans la troisiéme, qu'on
battu sa Maîtresse que dans
siécles polis.

PREMIERE PARTI

*Il est de la bienséance de battr
qu'on aime, & rien ne produ
de si bons effets.*

IL faut faire une grande di
rence entre les bienséan
du monde & les bienséances
l'amour. Ce qu'on entend
bienséance n'est autre chose
la maniere d'être la plus con
nable à l'état de chacun. Or
tant il sied à un homme
amour de conserver une a

égale, & sur-tout de respecter les Femmes, autant cette égalité d'ame & ce respect seroient-ils déplacés de la part d'un Amant.

Le trouble, l'inquiétude, la fureur, l'emportement, voilà les qualités qui conviennent à son ame. Plus un Amant extravague plus il a l'esprit de son état, plus il a de titres pour plaire. Et quelle Femme un peu délicate seroit flattée d'un hommage où la raison présideroit? C'est pour cela qu'on a dit anciennement qu'il n'étoit pas permis, même aux Dieux, d'être à la fois amoureux & sages. C'est aussi ce qui a fait dire à l'Auteur des Réflexions morales, qui con-

Publ. syr. fragm.

Réflexi. Moral. n. 353.

noissoit bien le cœur & le monde, qu'un honnête homme ne peut être amoureux comme un sot, mais qu'il peut l'être comme un fou.

Autant la folie est nécessaire à l'ame, autant le défaut de respect l'est dans le procédé. Je ne m'arrêterai point à prouver combien il est doux d'en manquer ; quel homme est assez malheureux pour ne l'avoir jamais éprouvé ! Mais à considérer la chose dans son principe, pourquoi un Amant respecteroit-il sa Maîtresse ? Si, comme tout le monde en convient, l'amour peut égaler le sceptre & la houlette, à plus forte raison peut-il effacer cette légére différence que l'usage

poli met entre les deux sexes.

D'ailleurs, entre Amans, on ne doit avoir rien de caché l'un pour l'autre ; on doit mutuellement se faire part de tous les mouvemens qu'on éprouve, de quelque nature qu'ils soient. Les affoiblir par la maniere de les rendre, c'est dissimulation, c'est perfidie.

Mais je veux convaincre mes contradicteurs par le témoignage de leur propre conscience. Je demanderai donc à ceux d'entre eux qui ont aimé, si, lorsqu'ils étoient mécontens de leur Maîtresse, ils n'ont pas été quelquefois tentés de la battre ; si du moins ils ne lui ont pas dit souvent des impertinences. Je

défie qu'aucun me nie le fait. Or maltraiter une Femme de paroles, ou porter la main sur elle, ce sont deux procédés également contraires à ce qu'on appelle les bienséances du monde : tous deux partent du même principe. Si donc il y a quelque différence, il faut convenir qu'elle n'est pas à l'honneur des Amans qui n'ont point battu : doués d'une ame plus parfaite, ils auroient été capables d'un sentiment plus vif, & ne s'en feroient pas tenus à de simples impertinences.

Je dirai plus. Quand même on ne feroit point amoureux, dès qu'on se prête aux bontés d'une Femme, il est de la bienséance de

ne lui point épargner les coups. La raison en est simple. Après aimer tendrement la personne qui nous aime, le meilleur procédé qu'on puisse avoir pour elle est de la bien tromper ; & comment la tromper mieux qu'en lui prodiguant les démonstrations de l'amour le plus vif & le plus délicat ?

J'aimerois même assez qu'en pareil cas on la battit un peu plus que si véritablement on l'aimoit ; j'ai remarqué que dans tout sentiment qu'on veut feindre, on ne rend bien la verité qu'en la chargeant un peu.

Ce qu'il y a de certain, c'est que quiconque en useroit autrement seroit d'autant plus con-

damnable, que de toutes les preuves d'amour auxquelles peut s'attendre une Femme, qui se croit aimée, c'est la plus facile à lui donner.

Je ne pense pas que personne me dispute les avantages de cette méthode. Depuis qu'on a réfléchi sur l'amour on est universellement convenu que les querelles des Amans sont une des armes les plus puissantes de ce Dieu. Homére n'auroit pas manqué de les placer dans la ceinture de Venus, si l'amour dans son siécle eut été mieux connu. Le Tasse en a paré la ceinture d'Armide, & Térence avant lui nous avoit assuré qu'elles renouvellent l'amour.

Gierusal. lib. cant. 16.

Andr. Act. 3. Sc. 3.

Si de simples querelles produisent de si bon effets, combien doivent-elles en produire de meilleurs quand elle sont portées jusqu'aux coups ?

Plus une Femme est révoltée dans l'instant qu'on la bat, plus elle est agréablement surprise quand on lui fait appercevoir autant de preuves d'amour dans les outrages qu'elle a reçus. Plus elle regardoit avec horreur le furieux qui la frappoit, plus elle est profondément attendrie, quand elle ne voit plus en lui qu'un adorateur jaloux, qu'un Amant éperdu.

Ce procédé seul est capable & de prouver le grand amour, & de l'imprimer dans un cœur *Prop. lib. 3. El. 6.*

où l'on veut regner sans réserve. Où seroit la gloire de plaire, si l'on n'avoit pour la personne aimée que de bons procédés ?

Art. Amat. lib. 3. v. 605. C'est pour cela qu'Ovide conseille aux Femmes, d'égratigner leurs Amans, sur-tout, quand ils se piquent d'être beaux. C'est par Auson. Ep. 77. la même raison qu'Ausone, dans le tableau qu'il fait d'une Maîtresse accomplie, exige entr'autres qualités qu'elle sache recevoir des coups & en donner, & qu'après avoir été bien battue, elle aille embrasser son Amant. C'est enfin pour cela que Properce aima Cynthie éperduement, & qu'il n'aima jamais qu'elle : Lib. 3. El. 6. & lib. 4. El. 8. elle étoit vieille & n'étoit pas jolie, mais elle le battoit.

Il n'y a pas jusqu'aux Lacédémoniens qui n'ayent senti cette vérité. Ils représentoient Venus avec le casque en tête & la lance à la main, pour exprimer que ses plus grandes douceurs sont dans les combats qu'elle excite. Avant que de marcher à l'ennemi, ils sacrifioient à l'amour, parce qu'ils le regardoient non moins comme le Dieu des combats que comme le Dieu des plaisirs.

Pausan. in Lacon. c. 23.

Auson. Ep. 41. & 42.

Athen. Deipn. l. 13. p. 561.

Les coups que ce Dieu procure sont si délicieux à recevoir, que, quand la personne qu'on aime est élevée en dignité, elle ne permet pas qu'on l'en prive. Le Duc de Bouckingam, lors de son Ambassade en France, disoit à Madame de Chevreuse, qu'*il*

Mem. de Retz Edit. 1751. T. 2. p. 476.

avoit aimé trois Reines, & qu'il avoit été obligé de les gourmer toutes trois.

Un jour que Madame de .... étoit revenue exprès d'Anjou, pour avoir un éclaircissement avec le C. de R.... qui ne lui gardoit pas une fidélité bien exacte; il la prit à la gorge & elle lui jetta un chandelier à la tête.

Ibid. p. 22. *Nous nous accordâmes*, dit-il, *un quart d'heure après ce fracas, & le lendemain je lui rendis le service que vous allez voir.* Ce service fut de conserver le T...... à la Maison de.... Tant il est vrai que la méthode de battre ne peut produire à tous égards que d'excellens effets!

Enfin ce qui prouve que cette

pratique n'est pas moins conforme à la morale qu'aux intérêts du cœur & à la politique, c'est que les Religieuses qui, au rapport de l'Abbé Langlet du Frenoy, *Catalog. des Hist. in 12. p. 139.* corrigerent les Mémoires du Cardinal, ont cru devoir respecter les traits que j'en ai cités.

SECONDE PARTIE.

Les Grecs ont battu leurs Maîtresses, les Romains en ont fait autant.

NOus trouvons dans Aristophane le premier Amant Grec qui ait battu sa Maîtresse. Dans la Comédie de *Plutus*, une Dame d'un certain âge vient se plaindre de ce que le Dieu des

richesses en les répandant sur son Amant le lui avoit enlevé. Après avoir fait l'éloge des bonnes qualités de ce jeune homme, elle entre dans le détail des tendres procédés qu'il avoit avec elle; elle finit en ces termes: " Quand „ nous allions ensemble aux mys„ tères de Cerès, si quelqu'un „ par hasard me regardoit dans la „ rue, pour cet unique regard, „ mon Amant me battoit tout le „ reste de la journée: tant il étoit „ jaloux de la possession de mon „ coeur. „

Aristoph. Plut. Act. 4. Sc. 5.

Charles Girard, dont nous avons un docte Commentaire sur cette Comédie, fait, à l'occasion de ce passage une remarque bien judicieuse. " Les gens,

„ dit-il, qui aiment véritablement
„ & qui sont jaloux, ne veulent
„ pas que d'autres soient amou-
„ reux de leur Maîtresse. Il ne
„ faut pourtant pas croire que
„ quand ils la battent ce soit pour
„ lui faire du mal : on ne bat ja-
„ mais ce qu'on aime que pour
„ le caresser. Mais cette vieille
„ Dame s'imagine que son Amant
„ la battoit tout de bon, ce qui est
„ fort plaisant. „

Dans Théocrite, Cinisque reçoit, en pleine table, deux soufflets à poing fermé d'Eschine son Amant, parce qu'elle n'avoit pas bû assez promptement à sa santé. *Théocrit. Idyll. 14.*

Dans Lucien, Crocale, Demoiselle entretenue, n'eût pas été mieux traitée d'un Militaire *Lucian. Dial. Meretr. Cochl. & Parth.*

de Mégare, si prudemment elle ne se fût réfugiée dans une maison voisine.

Mais un exemple assez frappant, pour qu'on puisse se dispenser d'en rapporter d'autres, est celui que je vais citer d'après le même Lucien.

Gorgias, amoureux de Chrysis, étoit dans l'habitude de la battre. La jeune personne qui ne savoit pas ce qui lui étoit avantageux, se plaint de ce traitement à son amie Ampelis. Voici ce que cette derniere lui répond. « O ,, ma chere Chrysis, les assidui-,, tés, les sermens, les larmes, ,, les baisers, ne sont que les ,, symptômes d'un amour nais-,, sant; mais battre ce qu'on ai-

Idem Dial. Meret. Ampel. & Chrys.

„ me, lui donner des soufflets,
„ lui arracher les cheveux, ou
„ déchirer sa robe, voilà les
„ preuves du grand amour. Qui-
„ conque n'est ni jaloux, ni co-
„ lère, ne mérite pas le titre d'A-
„ mant. Puisque le tien t'a donné
„ des soufflets, il est jaloux, il
„ t'aime. Tu n'as rien à désirer
„ sinon qu'il te continue le mê-
„ me traitement. „

Il est étonnant que l'Abbé Gedoyn n'ait pas dit un mot de l'usage de battre chez les Romains dans le traité qu'il a fait de leur urbanité.

Horace invitant Tyndaris à venir avec lui dans sa maison de Lucrétile, après avoir vanté à cette belle la protection que les

Dieux lui accordent, la beauté de sa campagne, la salubrité de l'air, la fraîcheur de ses bosquets & l'excellence de son vin : " Là, " lui dit-il, si Bacchus vient à " susciter quelques débats entre " nous, Mars n'y sera point ap" pellé; tu seras à couvert de la " jalousie de l'impétueux Cyrus; " tu n'auras point à craindre qu'il " porte sur toi ses mains violen" tes, qu'il arrache de dessus ta " tête la couronne de fleurs qui " y est attachée, ou qu'il déchi" re ta robe, innocente des cri" mes qu'il ose t'imputer. "

Horat. lib. 1. Od. 17.

Dans un autre endroit où il peint à Lydie combien il est jaloux du beaux Telephe : " Je ne " le suis pas moins, dit-il, lors-

Id. Horat. lib. 1. Od. 13.

„ qu'au sortir de table, vous avez
„ eu ensemble quelque violen-
„ te querelle, & que tes épau-
„ les sont encore noires des
„ coups qu'il t'a donnés ; que
„ quand, dans l'emportement de
„ ses caresses, il a laissé sur tes
„ levres l'empreinte de ses bai-
„ sers. „

Ovide, comme on l'a vû, étoit d'avis qu'on battît. Le galant Ovide agissoit conséquemment à ce principe. Un jour entr'autres il battît cruellement une de ses Maîtresses dont le nom nous est inconnu. Les jolis vers qu'il écrivit pour faire sa paix vont nous apprendre le détail de cette aventure.

„ O mes amis, tandis que je *Ovid. amor. lib. 1. El. 7.*

„ suis dans mon bon sens, char-
„ gez mes mains des chaînes
„ qu'elles ont méritées, ma fu-
„ reur vient de les porter sur ma
„ Maîtresse : cette belle gémit
„ à présent des coups qu'elle en
„ a reçus. Quelle autre ne m'eut
„ pas traité de barbare & d'in-
„ sensé ? Elle resta dans le silen-
„ ce, la crainte avoit enchaîné
„ sa langue, ses larmes seules
„ me reprochoient mon crime.
„ Qu'il m'eut été plus avanta-
„ geux d'avoir perdu l'usage de
„ mes bras! Quoi ! si j'avois frap-
„ pé le dernier du Peuple j'en
„ serois puni ; & je pourrai bat-
„ tre impunément mon Amante!
„ Ne faudroit-il point qu'on me
„ décernât les honneurs du triom-
phe

„ phe pour la victoire que j'ai
„ remportée sur elle ! si la colère
„ me transportoit, cette belle est
„ timide, n'aurois-je pas dû me
„ contenter de l'accabler de re-
„ proches, de la menacer, tout
„ au plus de lui déchirer sa robe ?
„ Mais, barbare que je suis ! j'ai
„ eu la dureté de la traîner par
„ les cheveux, & d'imprimer mes
„ ongles sur ses joues ! Tous ses
„ membres étoient tremblans
„ comme les roseaux agités du
„ Zéphire, & ses larmes long-
„ temps suspendues coulerent
„ sur son visage comme l'eau cou-
„ le sur la neige qui commence à
„ fondre. A ce spectacle je ne
„ pus m'empêcher de me sentir
„ coupable. Trois fois, pour ob-

„ tenir ma grace, je voulus em„ brasser ses genoux, & trois„ fois elle repoussa mes main„ redoutables.

„ O toi, que j'ai si cruelle„ ment offensée, daigne tire„ vengeance des outrages que je„ t'ai faits : égratigne-moi ; n'é„ pargne ni mes yeux, ni mes„ cheveux. Si tes mains son„ trop foibles, que la colère sup„ plée à tes forces : répare sur„ tout le désordre de tes che„ veux, & ne laisse pas subsiste„ ce monument de mon crime. „

A juger de Tibulle par quelques passages de ses écrits, on seroit tenté de croire qu'il ne battoit point. Cependant ces mêmes passages examinés avec plus

d'attention sont la preuve du contraire. Dans une Elegie qu'il adresse à Délie : " Je ne veux pas " te frapper, dit-il ; mais si cette " fantaisie me venoit, je désire- " rois que les Dieux me privas- " sent de l'usage de mes mains. "

Tibull. lib. 1. El. 7.

Dans un autre endroit : " Il " faut être bien dur, dit-il, pour " battre sa Maîtresse : c'est for- " cer les Dieux à descendre du " Ciel. Contentons-nous de lui " déchirer sa robe, de lui arra- " cher sa coëffure, & de faire " couler ses larmes. O ! quatre " fois heureux celui, qui dans sa " colère, a fait verser des pleurs " à ce qu'il aime !

Ejusd. lib. El. 11.

Dans la même Elégie, il cite le plaisir de battre comme un

des avantages de la paix. “ C'est „ alors, dit-il, que les combats „ de Venus se multiplient : on „ arrache les cheveux à ce qu'on „ aime, on enfonce sa porte, „ on meurtrit ses joues, on fait „ couler ses pleurs. Il est vrai „ que le vainqueur gémit bientôt „ de sa victoire; mais l'Amour „ s'en applaudit ; assis avec non- „ chalence entre deux Amans „ irrités, lui-même il leur inspi- „ re les discours les plus pi- „ quants. „

Properce avoit sur cela une idée singuliére ; il s'imaginoit qu'il ne convenoit point à un Poëte de battre sa Maîtresse. *Propert. lib. 2. El. 4.* „ Toute parjure que tu es, di- „ soit-il à Cynthie, je ne te

„ déchirerai pas tes habits ; je ne
„ veux dans ma colère, ni briser
„ ta porte, ni troubler l'arrange-
„ ment de tes cheveux ; & mes
„ doigts, en te pressant durement,
„ ne te meurtriront point. Je
„ laisse ces combats à ceux dont
„ le front n'est point couronné
„ de lierre. „

Avec cette belle délicatesse il manqua de la battre dès la premiére nuit qu'il coucha avec elle. Il est vrai qu'elle avoit eu des caprices fort étranges. Elle avoit voulu d'abord éteindre la petite lampe qui brûloit à côté de son lit ; ensuite pour se dérober aux caresses de son Amant, elle s'étoit enveloppée dans sa tunique, & réfugiée sur le bord du lit.

Properce pria, bouda, & finit
Lib. 2. Eleg. par se fâcher. "Cynthie, lui
„ dit-il, si vous ne le savez pas,
„ je suis bien aise de vous ap-
„ prendre que j'aime à voir clair
„ dans mes plaisirs. Si vous vous
„ obstinez à coucher avec votre
„ robe, elle éprouvera la vio-
„ lence de mes mains; que si vous
„ m'irritez davantage, je vous
„ mettrai dans le cas d'aller mon-
„ trer à votre mere les meurtris-
„ sures de vos bras.„

L'usage de battre sa Maîtresse alla toujours en déclinant sous les successeurs d'Auguste. Le Madrigal d'Ausone, indiqué dans la premiere Partie, est à peu près le dernier monument que j'en aie trouvé. Il est à croire que

dans la suite, cet usage fut enseveli sous les ruines de l'Empire Romain avec la politesse, les Sciences & les Arts.

TROISIEME PARTIE.

On n'a battu sa Maîtresse que dans les siècles polis.

JE divise, relativement à la Morale & aux progrès de l'Esprit humain, tous les siécles possibles en trois classes. Siécles barbares, siécles mitoyens, siécles polis. Dans les siécles barbares on n'aimoit point, quoique on battît; dans les siécles mitoyens on aimoit, mais on ne battoit plus; ce n'est donc que

dans les siécles polis qu'on a pû battre sa Maîtresse.

Peut-on, dans les temps de barbarie, supposer capables d'amour des hommes durs, féroces, infléxibles, dont toutes les idées se bornoient aux besoins du corps, & dont l'ame, ou languissoit engourdie, ou n'étoit réveillée que par des impressions violentes.

Que le Mariage fût en honneur chez eux, qu'ils peuplassent même plus qu'on ne fait dans les siécles polis, cela ne prouve pas qu'ils fussent amoureux. A-t-on besoin d'amour pour se marier? en a-t-on besoin pour les effets du Mariage? Le sentiment qui rapprochoit les deux sexes quel

étoit-il, sinon l'instinct qui porte chaque animal à perpétuer son espéce? Il n'étoit ni paré des graces de l'imagination, ni rendu délicieux par le concours des sentimens : les sens désiroient & jouissoient seuls.

Tous les Historiens nous apprennent qu'en général les Barbares étoient fidéles à leurs femmes. La chose bien examinée, qu'en résulte-t-il, sinon qu'ils étoient incapables d'amour? La maniere même dont ils étoient infidéles n'en devient-elle pas une nouvelle preuve. C'étoit toujours sans malice, sans dessein prémédité, sans systême suivi. Le hazard fournissoit l'aventure; l'instant qui la portoit à sa perfection la

terminoit. Il n'y a rien là qui annonce cette suite d'idées, de sentimens & d'actions qui caractérise ce qu'on appelle un tendre attachement.

L'argument le plus fort qu'on puisse m'opposer, c'est qu'ils battoient. Cette vérité est de telle nature, qu'à moins d'ignorer totalement l'Histoire, on ne peut s'y refuser. Mais ce qui reste à examiner c'est s'ils battoient par principe d'amour.

Car de ce qu'un homme battroit tous les jours une femme, je ne conclurois pas affirmativement qu'il en fût amoureux. Quelque nécessaire que ce procédé me paroisse à la perfection de l'amour, il n'en est

que l'effet; il en prouve la grande ardeur, mais il n'en constitue pas l'essence. Il est même tellement équivoque de sa nature, qu'on pourroit l'imputer à un sentiment contraire, si son principe n'étoit pas déterminé par les autres symptômes de l'amour. Et voilà ce qui manquoit chez les Barbares.

D'ailleurs qui battoient-ils? Ce n'étoit pas leurs Maîtresses; puisqu'ils n'en avoient point; c'étoit donc leurs femmes, ce qui est une grossiéreté. Enfin pourquoi battoient-ils leurs femmes? étoit-ce par un motif de préférence, sentiment flatteur dont ils étoient incapables? Non sans doute. C'étoit donc uniquement par raison

de commodité, & parce qu'elles se trouvoient plus avantageusement situées pour être battues.

L'esprit commençant à se développer, on tomba dans un excès contraire. On ressentit l'amour, mais on le connut mal. On crût qu'il étoit de sa dignité de ne regner que sur le cœur, & tout commerce avec les sens lui fut interdit. Cette erreur devint la source de mille autres, & perdit tout.

On aima sa Maîtresse comme on adore les Dieux, avec respect & pour ses vertus. Vainement les sens reclamerent, on leur imposa silence, on les trouva téméraires de vouloir s'immiscer dans les mystères de l'a-

mour. Les femmes, à force de dompter leurs mouvemens, se crurent de pures intelligences; & ce qui en est la suite; elles regarderent leurs Amans comme autant d'esclaves trop heureux de les servir.

C'est ainsi qu'en Italie Petrarque aima la belle Laure; c'est ainsi qu'aimoient nos ancêtres dans les siécles renommés de la Chevalerie; c'est ainsi qu'on aimoit encore en Angleterre vers la fin du seiziéme siécle.

Ce bisarre systême arrêta longtemps les progrès de l'amour. En le privant des desirs, on lui avoit ôté les fureurs de la jalousie. En le condamnant au respect, on détruisit entre deux

Amans cette douce égalité qui fait le plus grand charme d'un commerce amoureux.

On ne vit donc jamais d'Amant qui dans un épanchement de cœur un peu vif, imprimât quelques soufflets sur le visage de sa Maîtresse. Comment des serviteurs si honnêtes auroient-ils porté la main sur une femme pour la battre? ils n'osoient pas l'y porter pour la caresser.

Enfin on conçut de l'amour des idées plus justes. On reconnut que le commerce des sens n'est pas moins essentiel à sa durée que les impressions du cœur. En lui rendant ses désirs on lui rendit toute sa jalousie. L'égalité qui est la premiere loi de

son empire y fut retablie, en dispensant l'Amant du respect, & la Maîtresse de l'exiger. Si l'on éprouva quelquefois de ces saillies momentanées des sens, ordinaires dans les temps barbares, on ne les qualifia point d'amour : si quelque femme prétendit ne connoître que le sentiment des siécles mitoyens, on lui fit l'honneur de ne la pas croire. Le cœur & les sens voilà les deux principes qu'on reconnut à l'amour. Les sentimens corrigent dans les desirs ce qu'ils ont de brutal ; les desirs corrigent dans les sentimens ce qu'ils ont de fade. Les uns & les autres étant également avoués de la beauté qui les a fait naître, on

commence à battre.

Voilà le point juste où l'amour, n'ayant plus rien qui le contraigne, s'abandonne à tous les transports, & s'exprime avec toute son énergie. Qu'on interroge les beautés battues, je suis convaincu qu'on n'en trouvera point qui l'aient été avant ce terme.

Dans le fond plus on examine cette conduite, plus on la trouve bien entendue. Car si l'on débutoit avec une femme par la battre, & que, pour lui prouver de l'attachement, on n'eût que des soufflets à lui donner, quelque penchant qu'elle eût à la reconnoissance, je doute qu'elle s'y prêtât de bonne grace.

Mais quand, après l'avoir accoutumée par dégrés aux delices de l'amour, on l'a conduite au point d'en agréer les preuves les plus physiques, alors on peut sans inconvenient lui déployer ces grandes démonstrations, effrayantes pour une ame novice, mais d'autant plus flateuses pour une Amante expérimentée, qu'elles sont sans contrainte.

Lorsqu'on a le bonheur d'être né dans un siécle poli, & qu'instruit sans effort par l'exemple de ses contemporains, on bat tout naturellement la personne qu'on aime, on s'imagine que dans tous les temps le cœur seul a dû dicter un procédé si

tendre. On ne se douteroit pas qu'il eut fallu tant d'expériences pour parvenir à cette découverte ; & que, reservée aux siécles les plus polis, elle eut exigé les plus grands efforts de l'esprit humain.

C'est néanmoins un fait qui n'est que trop constant. Cette vérité se trouve justifiée par tous les exemples repandus dans cet ouvrage. Quelques recherches que j'aye faites, je n'en ai découvert aucun ni dans les siécles barbares, ni dans les siécles mitoyens. Ceux de Pericles & du plus poli des Ptolemées, les regnes d'Auguste, de Trajan & de Louis XIV, sont les seuls qui m'en aient fourni.

J'en trouverois un bien plus grand nombre dans le siécle où j'ai l'avantage de vivre, si je voulois les transmettre à la Postérité; mais un Ancien a judicieusement remarqué que l'Histoire des temps modernes est difficile à écrire par les égards qu'on doit aux vivans. Pour elever à la gloire de mon siécle un monument dont je crois qu'il n'a pas besoin, je n'ai pas voulu blesser à la fois & la modestie des Amans qui battent, & la discrétion des Beautés battues.

Plin. secund. Epist. lib. 5. Ep. 8.

Je finis par une observation qui n'est pas moins philosophique que toutes celles qui précédent. Tout important qu'il est pour l'honneur de la vérité que

le préjugé que j'attaque soit détruit, je ne sçais s'il ne seroit pas à propos de le laisser subsister, au moins dans l'esprit des femmes à prétentions. Peut-être sçauroient-elles moins de gré à ceux qui les battent, si elles ne voyoient de leur part une sorte d'héroïsme dans le mépris du préjugé.

Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc nec lucidus ordo.

Horat. de Art. Poet.

NOTES ET ECLAIRCISSEMENS SUR LA DISSERTATION PRECEDENTE.

Ordinis hæc virtus erit & Venus, aut ego fallor,
Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici;
Pleraque differat & præsens in tempus omittat.
Horat. art. Poët.

PAge 43, ligne 8. *Aimer & battre ne sont qu'une même chose, &c.* Il est question d'un fils qui bat son pere. „ N'est-il „ pas vrai, lui dit-il, que quand „ j'étois enfant vous me battiez? „ Assurément repond le pere, „ car je t'aimois, & je voulois ton „ bien. En ce cas-là, dit le pre„ mier, comme il est juste que *Aristoph. nub. Act. 5. Sc. 4.*

„ je vous aime, il eſt juſte auſſi „ que je vous batte, puiſqu'ai- „ mer & battre ne ſont qu'une „ même choſe : τοῦτ' ἔς' εὐνοεῖν, τὸ τύπτειν. A cela ſe rapporte cet Adage univerſellement connu : *qui aime bien, châtie bien ; qui bene amat bene caſtigat.*

Pag. 43, l. 12. *Faiſoient déchirer à coups de verges, &c.* Voici comment cela ſe pratiquoit, au rapport de Poſidonius cité par Athenée : „ quand le Roi prie „ ſon ami à manger, ὁ δειπναλεγόμενος φίλος, il ne le fait point „ aſſeoir à ſa table, mais il lui „ jette quelques morceaux par „ terre, comme on fait à un „ chien. De temps en temps „ il le fait déchirer à coups

„ de verges, après quoi l'ami
„ tout sanglant se prosterne de-
„ vant celui qui l'a fouetté, &
„ l'en remercie comme d'une
„ faveur insigne.

Pag. 44, l. 18. *Nous reproduire dans des embrassemens légitimes, &c.* C'est ce que Montaigne appelle, *un plaisir plat.* Le César Ælius Verus, qui étoit homme d'esprit & de goût, pensoit sur cela comme Montaigne. Quand sa femme lui reprochoit ses infidélités; „ Laissez-moi, lui „ disoit-il, m'amuser avec d'au- „ tres; le nom d'épouse est „ respectable, mais ce n'est „ pas un nom de volupté. *Pa-* „ *tere me per alias exercere cupi-* „ *ditates meas; uxor enim digni-*

Essais. l. 3. c. 5.

Spartian. in Ælium Ver.

„ *tatis nomen eſt, non voluptatis.*

Pag. 46, l. 14. *Ce qu'on entend par bienſéance n'eſt autre choſe, &c.* Cela eſt ſi vrai, qu'il y a une infinité de diſtinctions à faire, même dans ce qu'on appelle les bienſéances du monde. Elles ne ſont point les mêmes pour un vieillard que pour un jeune homme, pour un militaire que pour un petit collet, pour une femme que pour un homme, même pour une jolie femme que pour une femme ſans conſéquence. Combien doivent-elles différer davantage entre deux états auſſi contraires que l'indifférence & l'amour; autant, pour me ſervir des termes d'Héſiode, que le Ciel eſt éloigné de la Terre.

ὅσον

ὅσον οὐρανὸς ἐς ἀπὸ γαίης. *Hesiod. Theogon. v. 720.*

Un homme amoureux n'est plus un mortel ordinaire, c'est, comme le dit Plutarque, un homme inspiré. *Plutarch. Erotic. pag. 759.* Dès que l'amour s'est emparé de lui (c'est toujours Plutarque qui parle) il ne reconnoît plus ni parens, ni amis, ni Loix, ni Magistrats, ni Souverains; *Ibid. & 762.* il n'estime & ne respecte rien; l'unique chose qu'il craigne, c'est de déplaire à ce qu'il aime.

Pag. 47, l. 6. *Le trouble, l'inquiétude, la fureur, &c.* Outre ces qualités qui sont de bienséance dans un Amant, Plaute en compte beaucoup d'autres: comme l'insomnie, l'humeur noire, l'erreur, la terreur, la fuite, la

bêtiſe, la témérité, l'imprudence, l'effronterie, la petulance, &c. . . . .

Sed amori accedunt etiam quæ dixi minus :
Plaut. Mercat. Prolog. v. 24. *Inſomnia, ærumna, error terrorque & fuga ;*
Ineptia, ſtultitiaque adeo, & temeritas,
Incogitantia, excors, immodeſtia,
Petulantia, cupiditas & malevolentia, &c.

Catulle a bien développé le principe de toutes ces contrariétés dans la peinture qu'il fait de ſon cœur. *J'aime & je hais*, dit-il, *vous voulez ſçavoir comment cela ſe fait ; je l'ignore, mais je le ſens.*

Catull. Ep. 85. *Odi & amo ; quare id faciam fortaſſe requiris ?*
Neſcio ; ſed fieri ſentio, &c.

C'eſt ce qui a fait dire à Senéque le Philoſophe que l'amour & la haine étoient à peu-près

la même chose dans leurs effets : *fere idem itaque exitus est odii & amoris.* J'oublois de parler d'une qualité très-essentielle en amour, qui est l'indiscrétion. Cette vertu n'étoit point inconnue aux Anciens. Catulle en parle en fort bons termes :

Senec. de Benefic. c. 25.

Si linguam clauso tenes in ore,
Fructus projicies amoris omnes :
Verbosâ gaudet Venus loquelâ.

Catul. Epi. 52.

Pag. 47, l. 12. *Quelle femme un peu délicate seroit flattée, &c.* Les femmes sont bien aises, qu'en voyant leur Amant, tout le monde puisse dire, comme Télémaque dans l'Odyssée : *certainement un Dieu habite ici.*

Ἦ μάλα τις θεὸς ἔνδον.

Odyss. l. 19.

Pag. 48, l. 7. *Le défaut de*

reſpect, &c. Il eſt indiſpenſable quand on plaît. Quand on déplaît c'eſt autre choſe; une femme ne vous permet pas de l'embraſſer même en ſonge. C'eſt ce que nous voyons dans Theocrite :

Idyll. 20. Μὴ τύ γέ μευ κύσῃς τὸ καλὸν στόμα, μηδ' ἐν ὀνείροις.

Pag. 48, l. 19. *Cette différence que l'uſage poli met entre les deux ſexes.* Cette différence n'eſt point dans la Loi de nature; c'eſt tout le contraire. Personne n'ignore que la femme fut créée pour l'homme, & qu'il lui fut ordonné plus d'une fois de nous être ſoumiſe. Les Grecs diſoient qu'ils avoient des Maîtreſſes pour leur plaiſir, des concubines pour l'uſage habituel, & des fem-

Athen. Deïpn. l. 13. p. 573.

mes pour leur donner des enfans légitimes, & avoir soin de leur ménage. Les Romains les tenoient dans une tutelle perpétuelle. Les Mahométans leur persuadent qu'elles n'ont point d'ame. Pour nous qui ne sommes ni Grecs, ni Romains, ni Mahométans, nous les traitons en souveraines. Mais elles perdent leur souveraineté sitôt qu'elles nous aiment, & tout rentre dans la Loi de nature. *

Esprit des Loix. l. 7. c. 13.

Lettr. Juives lett. 54.

Pag. 50, l. 14. *Et ne s'en se-*

* Les Egyptiens qui, comme le dit Herodote, liv. 2, ne faisoient rien comme les autres hommes, étoient bien plus galans que nous. Ils promettoient à leurs femmes par contract de mariage qu'ils leur seroient soumis en tout, *Diod. sic. lib. 1, sect. 1.*

voient pas tenus à de ſimples impertinences „ Il ne dépend point, dit „ Petrone, d'un véritable Amant „ de mettre des bornes aux fu- „ reurs de ſa jalouſie : *neque enim* „ *in amantium eſſe poteſtate furio-* „ *ſam æmulationem.*

Petron. ſat. c. 99.

Pag. 52, l. 15. *Le Taſſe les a placées dans la ceinture de Venus.* Voici le paſſage de cet Auteur :

Teneri ſdegni, e placide e tranquille
Ripulſe, cari vezzi, e liete paci,
Sorriſi, parolette, e dolci ſtille
Di pianto, e ſoſpir tronchi, e molli baci.

Gieruſalem. liberat. cant. 16.

Quelque critique de mauvaiſe humeur pourroit dire que, dans tout ce paſſage, il n'eſt point queſtion de querelles ; mais je le prie de faire attention à ces mots : *liete paci*, *paix joyeuſes.*

On ne fait point sa paix sans avoir eu la guerre. L'Auteur avoit sûrement en vue ce passage de Térence.

induciæ, *Eunuch. act. 1. sc.*
Bellum, pax rursum.

Pag. 53, l. 13. *Plus elle est profondément attendrie, &c.* Quand Platon voyoit un homme amoureux, il disoit, cet homme-là mort à lui même, c'est l'ame de sa Maîtresse qui l'anime. Caton l'ancien étoit dans le même principe. Cela posé, il n'y a plus à s'étonner de ce qu'on fait si aisément sa paix avec une femme qu'on vient de battre, puisque, en quelque sorte, c'est elle-même qui s'est battue : il est vrai qu'elle oublie cela dans l'instant

Ficin in vit. Plat. & in conviv. orat. 2. c. 8.

Plutarch. in Caton. maj.

qu'on la bat ; mais dès qu'elle a repris ſes ſens, elle s'en reſſouvient, & alors elle eſt attendrie en voyant combien elle a de pouvoir ſur ſon Amant.

Pag. 53, l. 16. *Un Amant éperdu, &c.* On l'eſt toujours quand on a fait du mal à ce qu'on aime ; car la colère des Amans n'eſt pas durable. Nous en trouvons un bel exemple dans Pauſanias : *

Coreſus, Prêtre de Bacchus, aimoit éperduement Callirhoë ; mais plus il lui donnoit de témoignages de ſon amour, plus

* Ce fait a fourni aux François le ſujet d'une Tragédie & d'un Opera ; & le Guarini, chez les Italiens, lui eſt redevable de plus d'un joli trait du *Paſtor fido.*

elle

elle le haïſſoit. Il en demanda vengeance à ſon Dieu qui repandit ſur tous les Calydoniens une eſpéce d'yvreſſe furieuſe qui les conduiſoit à la mort. L'Oracle de Dodone, ayant été conſulté ſur cette maladie, repondit qu'elle ne ceſſeroit que quand on auroit appaiſé Bacchus; & qu'on ne pouvoit l'appaiſer qu'en ſacrifiant Coreſus ou Callirhoë, ou quelqu'un qui voudroit ſe devouer pour elle. Le jour du ſacrifice étant arrivé ſans que perſonne voulut mourir pour Callirhoë; lorſque ſon Amant la vit approcher de l'Autel, parée des ornemens de la victime, il oublia toute ſa colère pour ne ſe ſouvenir que de ſon amour; & ſe

Pauſan. Achaic. c. 21.

frappant du couteau ſacré, il fut à la fois le Prêtre & la victime.

Pag. 54, l. 6. *Conſeilloit aux femmes de battre leurs Amans, &c.* Tous les hommes aiment cela. Dans un ancien Poëme Grec ſur la bataille de Marathon, un des interlocuteurs demande à l'autre ſi, ſe voyant ſi près de la mort, il trouvoit encore du plaiſir dans les bras de ſa Maîtreſſe; *ſi j'y en trouve?* repond-t-il. *Ah, Dieux! j'en ai d'autant plus que je n'y fais pas tout ce que je veux. Il faut ſe battre avec elle, recevoir des ſoufflets, être accablé de coups; quelles délices!*

Athen. Dipn. l. 13. p. 570.

δεῖ δ' ἔτι
Ἀγωνιάσαι καὶ ῥαπισθῆναί γε καὶ
πληγὰς λαβεῖν ἁπαλαῖσι χερσὶν ἡδύ γε:

Pag. 54, l. 12. *Qu'elle ſache*

recevoir des coups & en donner. Voici le texte.

Sit mihi talis amica velim :
Jurgia quæ temere incipiat,
Nec studeat quasi casta loqui.
Pulchra, procax, petulante manu ; *Auson. Ep. 77.*
Verbera quæ ferat & regerat,
Cæsaque ad oscula confugiat.
Nam nisi moribus his fuerit :
Casta, modesta, pudenter agens :
Dicere abominor, uxor erit.

Rousseau, qui a imité cette Epigramme, en a négligé le trait le plus essentiel. J'en suis surpris; car pour un moderne il ne manquoit ni d'esprit ni de gout.

Pag. 54, l. 18. *Et qu'il n'aima jamais qu'elle, &c.* Il avoit eû auparavant une de ses suivantes nommée Lycinne. Il s'en souvient avec plaisir, parce qu'elle lui avoit donné *gratis* les pre-

mieres leçons du plaiſir.

Lib. 3. El. 13. *Illa rudes animos per noctes conſcia primas*
Imbuit, heu! nullis capta Lycinna donis.

Mais ce ne fut qu'une aven- ture d'écolier, & qui n'eut point de ſuites. Cynthie, comme il le dit lui-même, fut ſon unique paſſion.

Cuncta tuus ſepelivit amor, nec fœmina poſt te
Ulla dedit collo dulcia vincla meo.

Pag. 54, l. 19. *Elle étoit vieille.* C'eſt ce que nous apprenons dans ces vers, qui prouvent d'autant plus d'amour qu'ils ſont moins galans:

Lib. 2. El. 14. *At tu etiam juvenem odiſti me, perfida! quamvis*
Ipſa anus, haud longâ curva futura die.

Et ailleurs:

El. 19. *Et ſi ſæcla forent antiquis grata puellis;*
Eſſem quod nunc tu; tempore vincor ego.

Pag. 54, l. 19. *Et n'étoit pas jolie.* Cynthie étoit blonde & avoit les yeux noirs, ce qui devoit lui donner une physionomie singuliere ; elle remédioit à cela, en se teignant les cheveux & les sourcils : *Lib. 2. El. 2. v. 57. & El. 9. v. 23.*

Nunc etiam infectos, demens, imitare Britannos, *El. 18.*
Ludis & externo tincta nitore caput.

Et deux vers plus bas :

Illi sub terris fiant mala multa puellæ,
Quæ mentita suas vertit inepta comas.

Il falloit au reste que cette physionomie-la ne déplût pas chez les Romains ; car le petit Empereur, Antonin Diadumène, qui, à ce que dit son Historien, étoit le plus bel enfant du monde, *puer omnium speciosissimus*, avoit, *Lamprid. in Diad.*

comme Cynthie, les cheveux blonds & les yeux noirs.

Pag. 54, lign. 20. *Mais elle le battoit* : il s'en glorifie en vingt endroits de ses ouvrages, & il n'avoit pas tort, car elle le battoit bien. Un jour, après lui avoir dit beaucoup d'injures, elle lui renversa la table sur le corps, & lui jetta au visage un gobelet plein de vin.

Dulcis ad extremas fuerat mihi rixa lucernas,
Vocis & insanæ tot maledicta tuæ ;
Cum, furibunda mero, mensam propellis, & in me
Projicis insanâ cymbia plena manu.

Lib. 3. El. 6.

On peut voir aussi dans le quatriéme Livre comme elle le traita, le jour qu'elle le surprit, dans sa maison des Esquilies, sou-

pant avec des filles :

Et mea perversâ sauciat ora manu,
Imponitque notam collo, morsûque cruentat,
Præcipuèque oculos, qui meruere, ferit. Lib. 4. El. 8.
Atque ubi jam nostris lassavit brachia plagis, &c.

Pag. 55, lig. 3. *Venus avec le casque en tête & la lance à la main.* Voici ce qu'en dit Lactance. " Dans le temps que les La- Lact. de fals. Rel. c. 20.
" cédémoniens faisoient le siége
" de Messene, les habitans de
" cette ville en sortirent secret-
" tement, pour aller piller La-
" cédemone, où il n'étoit resté
" que les femmes. Celles-ci se
" défendirent courageusement &
" les mirent en fuite. Cependant
" les Lacédémoniens s'étoient
" mis en marche pour secourir

„ Lacédémone. Leurs Femmes
„ qui, après leur victoire, al-
„ loient audevant d'eux, s'étant
„ apperçues qu'ils les prenoient
„ pour les ennemis, & qu'ils ſe
„ mettoient en devoir de les
„ combattre, ſe dépouillerent
„ toutes nues. Alors leurs maris
„ les reconnurent, & dans ce
„ premier moment ils en joui-
„ rent, tout armés qu'ils étoient;
„ ſans que perſonne examinât s'il
„ avoit affaire à ſa femme ou à
„ celle d'un autre; *& aſpectu in li-*
„ *bidinem concitati, ſicut erant ar-*
„ *mati permiſti ſunt utique promiſ-*
„ *cuè : nec enim vacabat diſcerne-*
„ *re*. C'eſt, dit l'Auteur, pour
„ conſerver la mémoire de ce
„ fait qu'ils conſacrerent une ſta-

„ tue à Venus armée. „

La conjecture de Lactance eſt ingénieuſe. Mais la vérité eſt, comme je l'ai dit, que cette Venus armée n'étoit qu'une allégorie.

Pag. 55, l. 11. *L'Amour comme le Dieu des combats, &c.* Plutarque a obſervé que les nations les plus adonnées à l'amour ont été en même-temps les plus belliqueuſes. Il cite à ce propos les Lacédémoniens, les Béociens, les Candiots; ne pourroit-on pas y joindre les François ?

Plut. in Erotic. pag. 761.

Pag. 55, l. 13. *Les coups que ce Dieu procure ſont ſi délicieux, &c.* C'eſt ce qui m'a déterminé à ne traiter dans cet ouvrage que de l'uſage de battre ſa Maîtreſſe.

Il ne m'en eut pas plus couté de traiter de l'uſage de battre ſon Amant, ou même de réunir les deux objets : mais j'ai cru qu'il étoit de la politeſſe de céder aux Dames le partage le plus avantageux. Lucien diſtingue en amour cinq degrés de volupté : la vue, le ſimple toucher, le baiſer, le toucher à volonté, enfin la poſſeſſion totale de la perſonne aimée. Moi j'établirois cinq autres degrés qui me paroiſſent plus ſenſibles : aimer, plaire, jouir, battre, être battu ; & je dirois, de ce dernier degré :

Lucian. in amor.

Hor. l. 1. Od. 13.

Venus
Quinta parte ſui nectaris imbuit.

Pag. 56, l. 15. *Conſerva le Tabouret à la maiſon de, &c.*

„ M. le Prince s'étoit engagé à
„ la priere de Meille, cadet de
„ Foix, qui étoit fort attaché à
„ lui, de faire donner le Tabou-
„ ret à la Comtesse de Foix; & le
„ Cardinal (Mazarin) qui y avoit
„ grande aversion suscita toute la
„ jeunesse de la Cour, pour
„ s'opposer à tous les Tabourets
„ qui n'étoient pas fondés sur des
„ brevets. M. le Prince qui vit *Mem. de Retz, t. 2.*
„ tout d'un coup une maniere
„ d'assemblée de Noblesse, à la
„ tête de laquelle même le Ma-
„ réchal de l'Hopital s'étoit mis,
„ ne voulut pas s'attirer la cha-
„ leur publique pour des intérêts
„ qui lui étoient assez indifférens,
„ & il crut qu'il feroit assez pour
„ la maison de Foix s'il renversoit

„ les Tabourets des autres Mai-
„ ſons privilégiées. Celle de....
„ étoit la premiere de ce nom-
„ bre ; & jugez de quel dégoût
„ étoit un échec de cette nature
„ aux Dames de ce nom. La
„ nouvelle leur en fut apportée
„ le ſoir même que Madame
„ de .... revint d'Anjou. Meſ-
„ dames de C.... de R.... &
„ de M.... ſe trouverent le len-
„ demain chez elle. Nous réſo-
„ lûmes une contre-aſſemblée
„ de Nobleſſe pour ſoutenir le
„ Tabouret de la maiſon de....
„ Il fut queſtion d'ébranler M.
„ le Prince avant que de venir à
„ l'éclat. Je me chargeai de la
„ commiſſion ; j'allai chez lui
„ dès le ſoir même, je pris mon

„ prétexte sur la parenté que j'a-
„ vois avec la maison de G....
„ M. le Prince qui m'entendit à
„ demi mot, répondit ces paro-
„ les : *Vous êtes bon parent, il est*
„ *juste de vous satisfaire. Je vous*
„ *promets que je ne choquerai point*
„ *le Tabouret de la maison de....*
„ *&c.* „

Pag. 57, l. 15. *Le premier* II. Partie.
Amant Grec qui ait battu, &c.
Avant le siécle de Périclès on ne battoit point. Il est même incertain qu'on aimât, au moins les exemples les plus célébres prouvent-ils fort peu, dès qu'on prend la peine de les discuter. Chryseis & Briseis, qui font tant de bruit dans l'Iliade, n'étoient que deux servantes qui

Pag. 58, l. 12. *Il me battoit tout le reſte de la journée.* Néocharès (c'eſt le nom du jeune homme) étoit entretenu par cette vieille Dame, ce qui eſt un des cas où, ſelon moi, on peut le moins ſe diſpenſer de battre.

Pag. 59, l. 16. *Parce qu'elle n'avoit pas bû aſſez promptement à ſa ſanté.* Ce ne fut pas cela ſeul qui donna de l'humeur à Eſchine. Un mauvais plaiſant, qui étoit de ce repas, s'étoit aviſé de demander à Cyniſque ſi elle avoit vu *le Loup*. Or *le Loup* étoit le nom d'un jeune homme qui ne déplaiſoit point à la belle; de façon que l'apoſtrophe la fit rougir. Son Amant qui le remarqua, s'en mordit les lévres. Mais l'inſtant

Theocrit. Idyll. 14.

ftant d'après, voyant qu'elle hésitoit de boire à sa santé, il se détermina tout de suite à lui donner ses deux soufflets, après quoi elle retroussa sa robe & s'en alla.

Pag. 59, l. 19. *Demoiselle entretenue, &c.* Les Demoiselles entretenues, ou à entretenir, étoient dans la Gréce sur le meilleur ton. La fameuse Aspasie de Milet en peupla la ville d'Athenes. Ce fut pour deux de ces Demoiselles, enlevées par de jeunes gens de Mégare, que se fit la guerre du Péloponese. En général leur maison étoit le rendez-vous de la meilleure compagnie : les vieillards y jouoient aux Osselets, les jeunes gens y causoient de Philosophie, de

Athen. Deipn. l. 13. p. 569.

Aristophan. Acharn. Act. 2. Sc. 5.

Athen. Deipn. l. 13.

Vers & d'Amour.

Pag. 59, l. 19. *N'eût pas été mieux traitée de ſon Amant, &c.* Grocale ſoupoit en bonne fortune avec un nommé Gorgus. Il y avoit en tiers une joueuſe d'inſtrumens. Un Militaire de Mégare, qui étoit l'Amant en titre, informé de ce ſouper, vint chez la Demoiſelle, enfonça ſa porte, ſouffleta la joueuſe d'inſtrumens, & lui caſſa ſa flûte. Gorgus fut battu & laiſſé pour mort. La Demoiſelle, comme on l'a dit, évita les coups en s'enfuyant chez une voiſine. Quand on demande à Cochlis la cauſe de tout ce fracas, ſi c'étoit yvreſſe ou folie? Non, répond-elle, ce n'étoit que jalouſie & excès d'amour.

Lucian. Dial. Cochl. & Parth.

ζηλοτυπία τις, καὶ ἔρως ἔκτοπος.

Pag. 60, l. 20. *Mais battre ce qu'on aime, lui déchirer sa robe, &c.* On peut observer dans cet exemple & dans ceux qui suivent, que quand un Amant Grec ou Romain battoit sa Maîtresse, il ne manquoit presque jamais de lui déchirer sa robe. Cela se faisoit pour l'ordinaire, comme nous le voyons dans Ovide, depuis le collet de la robe jusqu'à la ceinture.

Aut tunicam summa deducere turpiter orâ
Ad mediam, mediæ zona tulisset opem. *Amor. l. 1. El. 7.*

Ensuite on frappoit à grands coups de poing sur la poitrine nûe de la personne aimée. C'est ainsi que Mopse bat sa Maîtresse

dans la troiſiéme Eclogue de Calpurnius ;

Protinus ambas
Deduxi tunicas & pector anuda cecidi.

On peut tirer de cet uſage une obſervation œconomique ſur les étoffes des Anciens. Quelque ſupériorité qu'ils ayent ſur nous d'ailleurs, il paroît que leurs manufactures étoient inférieures aux nôtres ; au moins je connois peu de nos étoffes qu'on pût déchirer ſi facilement ; c'eſt un plaiſir de moins que nous avons.

Pag. 61, l. 12. *Il eſt étonnant que l'Abbé Gedoyn n'ait pas dit un mot de l'uſage de battre, &c.* Il n'a pas ſeulement parlé de l'uſage de faire carillon dans les rues &

à la porte de sa Maîtresse. Cependant rien n'étoit si commun chez les Anciens. Dans Théocrite un Amant menace de mettre le feu à la maison. Horace écrivant à Lydie qui n'étoit plus ni jeune ni jolie, la plaint entre autres de ce qu'on ne va plus enfoncer ses fenêtres, & qu'on la laisse dormir tranquille. *Idyll. 2.*

Parcius junctas quatiunt fenestras
Ictibus crebris juvenes protervi,
Nec tibi somnos adimunt. *Hor. l. 1. Od. 25.*

C'est un plaisir que se donnoient communément les Empereurs Néron, Verus, Commode & Héliogabal, comme on peut le voir dans les Historiens de leurs vies. *Suet. in Neron.* *Capitol. in Ver.* *Lamprid. in Commod. & Heliogab.*

Pag. 62, l. 5. *Si Bacchus suf-*

cite entre nous quelques débats, &c. Les Dames Romaines aimoient un peu le vin. Quand elles ſoupoient tête à tête avec leur Amant, elles ſe griſoient, & c'étoit alors qu'on ſe battoit. Cet exemple & le ſuivant en ſont la preuve. Quand Cynthie renverſa la table ſur Properce, elle étoit griſe, *furibunda mero.* Cependant elle buvoit ſec :

Lenta bibis nequeunt te frangere noctes.

Et plus bas,

Prop. l. 2. El. 24. *Me miſerum! ut multo nihil eſt mutata Lyæo!*
Jam bibe : formoſa es ; nil tibi vina nocent.

Pag. 63, l. 16. *Les jolis vers qu'il écrivit, &c.* Dominique Marius, en expliquant le ſujet de ces vers, dit que l'Auteur

avoit battu sa Maîtresse, *comme cela se pratique ordinairement, ut plerumque fit.* Voilà peut-être le premier Commentateur qui ait eu quelque usage du monde. *In Ovid. amor. l. 1. El. 7.*

Pag. 63, l. 17. *Pour faire sa paix.* Il la fit en payant à sa Maîtresse une robe qu'elle prétendit qu'il lui avoit déchirée. Il ne paroît pas bien convaincu du fait.

Nec puto, nec sensi tunicam laniasse; sed ipsa
Dixerat: & pretio est illa redempta meo. *De art. amand. l. 2.*

Les Dames Romaines trouvoient moyen de tirer de l'argent ou des présens, même des Auteurs. Les Dames Grecques étoient à peu près dans le même cas, si nous en croyons Anacréon. *Anacr. Od. 46.*

Pag. 69, l. 15. *La petite lampe qui brûloit à côté du lit.* Cette lampe s'appelloit cubiculaire, tous les gens voluptueux en avoient. Dans Lucien elle eſt appellée en témoignage contre un Tyran, qu'elle fait condamner par Rhadamante. Quand Pſyché voulut connoître ſon Amant, ce fut cette même lampe qui brûla l'Amour, en lui laiſſant tomber une goutte d'huile ſur l'épaule. Surquoi l'Auteur s'écrie : « O „ lampe audacieuſe, comment as- „ tu brûlé l'Amour, toi deſtinée „ à ſon ſervice, toi qui dois ton „ exiſtence aux deſirs de quelque „ Amant, qui vouloit pendant la „ nuit jouir des beautés de ſa „ Maîtreſſe, *ſcilicet ut cupitis per noctem*

Lucian. Catap. ſive Tyran.

Apul. Metam. l. 5.

„ *noctem potiretur.* Properce vouloit l'employer ſuivant l'intention du fondateur :

Dum nos fata ſinunt, oculos ſatiemus amore. Lib. 2. El. 12.

Pag. 69, l. 19. *Elle s'étoit enveloppée dans ſa tunique* : Salviani ou Barotti, dans ſon Commentaire ſur *la Secchia rapita*, prétend que les Anciens couchoient ſans chemiſe ; c'eſt, ſi je ne me trompe, à propos de ce vers :

Chi cambiò la camicia con l'amata. Cant. 1.

L'autre prend la chemiſe de ſa Maîtreſſe. Si ce ſentiment étoit fondé, Cynthie auroit-elle fait tant de façons pour quitter ſa chemiſe ? auroit-il fallu, pour l'y déterminer, des motifs auſſi puiſſans que ceux-ci :

Prop. l. 2. El. 12. *Nèc dùm inclinatæ prohibent te ludere mammæ;*
Viderit hoc ſi quam jam peperiſſe pudet.

Dans Apulée, quand l'ombre de Tlépolème apparoît en ſonge à Charite, cette belle veuve ſe reveille en ſurſaut, & de douleur elle déchire ſa chemiſe, Apul. Metam. l. 8. *prolixum ejulat, diſciſsâque interulâ, decora brachia verberat.*

Pag. 69, l. 20. *S'étoit réfugiée ſur le bord du lit.* C'eſt ainſi qu'en uſoient les Dames anciennes quand elles boudoient. Horace, pour ſe venger de Mecène qui lui avoit fait manger de l'ail, ſouhaite que ſa Maîtreſſe en uſe ainſi avec lui :

Horat. l. 5. Od. 3. *At ſi quid unquam tale concupiveris;*
Jocoſe Mecenas, precor

Manum puella suavio opponat tuo.
Extremâ & in spondâ cubet.

Il y avoit encore une autre façon de bouder. Quand deux Amans étoient couchés ensemble, le boudeur ou la boudeuse faisoit un paquet de ses habits, & les mettoit entre deux pour servir de barriere. Dans Lucien, une Maîtresse dit à son Amant : *Si vous m'aimiez, vous ne rempliriez pas avec vos habits l'intervalle qui nous sépare, de crainte que je ne vous touche;* καὶ τέλος οὐ διετείχιζες τὸ μεταξὺ ἡμῶν τῷ ἱματίῳ, δεδιὼς μὴ ψαύσαιμί σου. Tibulle fait l'imprécation suivante, contre un homme qu'il n'aimoit point :

Dial. Meretr. Tryph. & Charm.

Rideat assiduis uxor inulta dolis.

Tibull. l. 1. El. 10.

Et cum furtivo juvenem laſſaverit uſu,
Tecum interpoſitâ languida veſte cubet.

III. Partie. Pag. 71, l. 12. *Siécles barbares, ſiécles mitoyens, ſiécles polis.* Parmi les nations anciennes, qui ſucceſſivement ont peuplé la Terre, la plupart ſe ſont éteintes ſans être ſorties de l'état de barbarie, un petit nombre ont acquis un commencement de politeſſe, mais n'ont pas été plus loin. Quelques-unes enfin ont cultivé avec ſuccès les Lettres, les Sciences & les Arts. Les Grecs & les Romains ont eu ſeuls cet avantage.

Les nations modernes paroiſſent plus heureuſes. L'Italie, la France & l'Angleterre, comptent déja des ſiécles polis; l'Eſ-

pagne aſpire au même titre, & les nations du Nord l'ambitionnent. On peut donc eſpérer qu'un jour, la politeſſe ſera univerſellement répandue dans l'Europe, & que par conſéquent (ce qui eſt bien à déſirer) on n'y verra plus d'Amans qui ne ſoient ou battans ou battus.

Pag. 72, l. 3. *Peut-on, dans les temps de barbarie, ſuppoſer capables d'amour, &c.* Pour en juger on n'a qu'à comparer la férocité des Barbares avec ces délicateſſes de l'amour :

Egone quid velim?
Cum milite iſto præſens, abſens ut ſies :
Dies noctesque ames me : me deſideres :
Me ſomnies : me expectes : de me cogites :
Me ſperes : me te oblectes : mecum tota ſis :
Meus fac ſis poſtremo animus, quando ego ſum tuus.

Terent. Eunuch. Act. 1. Sc. 2.

Pag. 72, l. 10. *Que par des impressions violentes, &c.* La haine & la colère, voilà les impressions dont ils étoient capables. On doit les regarder comme sortant des mains de Promethée :

Horat. l. 1. Od. 16.

Fertur Prometheus addere principi
Limo coactus particulam undique
Desectam, & insani leonis
Vim stomacho apposuisse nostro.

Pag. 72, l. 12. *Que le Mariage fût en honneur chez eux, &c.* Le Mariage est en honneur chez les Barbares, parce qu'ils sont paresseux & peu galans. *Ce seroit pour eux*, dit un Auteur célébre, *une grande incommodité de vivre dans le célibat.* Cette incommodité diminue à mesure qu'une nation se polit. Du temps d'Au-

Esprit des Loix, l. 23. c. 11.

guste les Romains ne vouloient plus se marier. Cette répugnance de leur part fit rendre la Loi, *de maritandis ordinibus*, comme nécessaire, & quelques années après la fit révoquer comme trop rigide. *Dio. l. 56.* *Suet. c. 23.*

Gavisa est certè sublatam Cynthia legem,
Quâ quondam edictâ flemus uterque diu, *Prop. l. 3.*
Ne nos divideret.

Pag. 72, l. 13. *Qu'ils peuplassent même plus qu'on ne fait dans les siécles polis.* Les Barbares peuplent beaucoup. Toutes les émigrations nombreuses dont parle l'Histoire dans les différens siécles, ont été de peuples barbares ; toute nation diminue en se polissant. *La maniere de penser*, dit M. de Montesquieu, *le na-* *Esprit des Loix, l. 22. c. 1.*

ractère, les passions, les caprices, l'idée de conserver sa beauté, l'embarras de la grossesse, celui d'une famille trop nombreuse, troublent la propagation en mille manieres. Ne seroit-il pas vrai aussi que nous perdons du côté des sens, à mesure que nous gagnons du côté de l'esprit? & que, comme l'a dit un Poëte comique :

Destouches. Philosophe marié.

Messieurs les grands esprits, d'ailleurs très-estimables,
Ont fort peu de talens pour former leurs semblables.

Pag. 73, l. 9. *En général les Barbares étoient fidèles à leurs Femmes.* Et les Femmes à leurs maris. Cependant on trouve sur cela dans Hérodote une exception singuliere. Voici ses termes :

« Les peuples qui confinent les
„ Maces sont les Gindames,
„ dont les femmes, à ce qu'on
„ dit, portent sur leurs habits
„ autant de bandes de cuir qu'el- *Herodot. l. 4.*
„ les ont vû d'hommes; & cel-
„ les qui en portent un plus grand
„ nombre sont estimées les plus
„ illustres, comme ayant eu un
„ plus grand nombre d'Amans.„
Aux bandes de cuir près, cet usage est digne des siécles les plus polis.

Pag. 73, l. 19. *L'instant qui la portoit à sa perfection la terminoit.* Dans les premieres Epoques de toutes les nations, rien n'est si court qu'une aventure galante; l'instant fait naître le desir, & la violence le satisfait.

L'hiſtoire de ce qu'on appelle les temps héroïques de la Gréce, n'eſt qu'un tiſſu d'exemples de cette nature. Une Princeſſe violée par un inconnu, une Ville peuplée par l'enlevement des Sabines, la Royauté abolie à cauſe du viol de Lucréce : voilà le début de l'hiſtoire Romaine. Toutes les nations modernes ont commencé à peu près de la même maniere, on peut juger de leurs mœurs par leurs premieres loix. *

Halycarn. l. 1. c. 69.

* Pour donner une idée de ces Loix, j'en vais rapporter deux Titres, l'un de la Loi des Allemands, l'autre de la Loi Salique.

Lex Aleman. Tit. 58. „ Si un Homme rencontre une Dame ſur un grand chemin, & qu'il la décoëffe, il payera, 6 ſ.

Pag. 75, l. 14. *C'étoit donc leurs Femmes, &c.* Tous les Barbares battent leurs Femmes. Les Moscovites battoient les leurs avant que le Czar Pierre I. les

J. Struys. 3. Voyag. c. 5.

„ S'il lui léve la jupe jusqu'au dessus du
„ genouil, 6 f.

„ S'il la trousse jusqu'à la ceinture, soit
„ par devant, soit par derriere : *ut genita-*
„ *lia ejus appareant aut posteriora,* 12 f.

„ Que s'il la viole, 40 f.

Les François s'y prenoient plus poliment, ils annonçoient dès-lors le caractère de galanterie qui les distingue.

„ Si un Homme prend la main, ou seu-
„ lement le doigt d'une Femme, il paye-
„ ra, 15 f.

Lex Salic. Tit. 22.

„ S'il lui prend le bras, 30 f.

„ S'il va plus haut que le coude, 35 f.

„ S'il lui met la main sur la gorge, 45 f.

„ Que s'il viole sur le grand chemin,
„ une fiancée qu'on mene à son mari ;
„ *Si puellam quæ druchte ducitur ad mari-*
„ *tum, in viâ adsalierit, &c.* il payera, 200 f.

Ibid. Tit 14. n. 10.

eût civiliſés. Parmi nous, les gens de la Campagne & du Peuple en font encore autant, & leurs Femmes en ſont ravies : c'eſt ce qui fait qu'au Théâtre on applaudit toujours à ce diſcours de Marine : *il me plaît d'être battue.*

Med. malg. lui Act. 1. Sc. 2.

Pag. 75, l. 15. *Ce qui eſt une groſſiéreté.* Les Babyloniens ont connu ce principe. Chez eux on aſſembloit dans la place toutes les filles nubiles, & le Crieur public les y mettoit à l'encan ; les jolies s'adjugeoient au plus offrant, pour les épouſer, les laides étoient données au rabais ; mais dans l'un & dans l'autre cas, il étoit défendu à leurs maris de les battre.

Herodot. L. 1.

Pag. 77, l. 8. *C'est ainsi que Petrarque aima la belle Laure.* Le plaisir de la voir suffisoit à Pétrarque ; il ne désiroit, & ne croyoit pas qu'il lui fut permis de désirer autre chose. Elle étoit pour lui une Divinité dont ses regards ne pouvoient soutenir l'éclat, & que tout son esprit n'étoit pas capable de peindre. Par respect pour elle, il avoit résolu de ne lui déclarer son amour que quand elle auroit *des cheveux blancs* ; mais environ dix ou douze ans après ayant trouvé un moment favorable, il osa, quoiqu'en tremblant, lui découvrir l'état de son cœur :

Rime di Petr. part. 1. Sonett. 157.

Sonett. 16. & 17.

Sonett. 10.

Le dissi'l ver, pien di paura.

Canzon. 1. St. 4.

Laure en fut d'abord offensée, &

lui dit qu'il la prenoit pour une autre :

Ibid. St. 5. *i non ſon forſe chi tu credi.*

Cependant elle s'appaiſa, & ſon Amant obtint la permiſſion de l'adorer.

Sonett. 46. Petrarque toujours tendre, toujours reſpectueux, toujours ſe plaignant, & toujours béniſſant ſon malheur, employa trente-un ans de ſa vie à aimer la belle Laure; ſçavoir, vingt-un ans du vivant de cette belle, & encore dix années après ſa mort :

Part. 2. Sonett. 85.

Tenemmi amore anni vintuno ardendo
Lieto nel foco, e nel duol pien di ſpeme :
Poiche Madonna, e'l mio cor inſieme
Saliro al Ciel, dieci altri anni piangendo.

Pag. 77, l. 10. *C'eſt ainſi qu'aimoient nos ancêtres, &c.* Ils ne

prêchoient aux Femmes que l'honneur & la vertu. Que si quelque Dame, un peu plus philosophe que les autres, accordoit à son Amant ce qui est l'objet du véritable amour, elle étoit perdue de réputation; on mettoit sur la porte de son Château des marques infamantes pour empêcher les loyaux Chevaliers de s'y arrêter. Si elle se trouvoit dans quelque assemblée avec d'autres Dames, on leur faisoit tous les honneurs à son préjudice; on venoit lui dire : *Madame, si nous faisons passer avant vous ces Dames, quoique moins nobles ou moins riches, n'en soyez point surprise, elles sont bien famées & vous ne l'êtes pas; nous en*

Mem. de l'Acad. des B. L. t. 20. Mem. 2. sur la Cheval. p. 621.

Note 23. sur le 2. Mem. p. 733.

sommes bien fâchés, mais il faut rendre l'honneur à qui il est dû.

Ce fanatisme fut porté encore plus loin, il se forma dans le Poitou une Confrairie de Pénitens d'amour. Ils y étoient connus sous le nom de Galois & de Galoises. L'objet de leur institut étoit de se prouver leur tendresse, en souffrant toute la rigueur des saisons. En été ils étoient vêtus chaudement, & faisoient grand feu; en hyver ils alloient tout nuds, & ne se chauffoient point.
Note 15. sur le 5. Mem. pag. 824. Quand un Galois alloit chez quelqu'un de ses Confreres, le Maître de la maison le laissoit avec sa Femme, & ne rentroit point que le Galois étranger ne fût sorti. Pendant son absence les deux

deux Amans cauſoient de leurs amourettes, ſe mocquoient des gens qui cherchoient le frais en été, ou qui ſe chauffoient en hyver, & quelquefois ils finiſſoient par mourir de froid à côté l'un de l'autre. Cette Confrairie dura longtemps, mais à la fin il vint un grand hyver qui les fit tous mourir.

Pag. 77, l. 12. *C'eſt ainſi qu'on aimoit encore en Angleterre, &c.* L'Hiſtorien de Thou nous cite, entre autres, l'exemple de la Reine Eliſabeth, qui n'étant plus ni jeune ni jolie, vouloit qu'on fût amoureux d'elle, mais ſans intérêt, & d'un amour détaché des ſens. Des perſonnes mal intentionnées, à ce que dit Rapin

Thuan. hiſt. l. 129. ad ann. 1603.

Thoyr. l. 17. ann. 1603. Thoyras, ne croyoient point à ce pur amour; on diſoit même que la Reine avoit eu une Fille du Comte de Leiceſter. Ce reproche tombe de lui-même, puiſqu'elle vouloit qu'on mît ſur ſa tombe cette Epitaphe : *Ci gît* Cambd. ad ann. 1559. *Eliſabeth, qui regna Vierge, & qui mourut Vierge; hic ſita Eliſabetha, quæ Virgo regnavit, Virgo obiit.*

Comme j'ai dit que ce pur amour n'avoit eu lieu que dans les ſiécles mitoyens, on pour- In Sympos. & alib. roit m'objecter que Platon l'a beaucoup vanté dans un ſiécle poli. Je repons à cela : 1° que l'Amour de Platon & ſa Republique ſont dans le même cas, c'eſt-à-dire qu'il les a propoſés, non

comme des choses existantes, mais comme des systêmes. 2° Que lui-même n'avoit pas foi à son systême sur l'amour, puisqu'il étoit amoureux d'une vieille courtisane de Colophon nommée Archianasse, dont les rides, disoit-il, étoient à ses yeux le sejour des Amours. On peut voir dans Diogéne Laërce, les vers qu'il fit pour elle, & encore ceux-ci qui ne sentent point le pur amour. *Laert. in Plat.*

Τῷ μήλῳ βάλλω σε· σὺ δ' εἰ μὲν ἑκοῦσα φιλεῖς με,
Δεξαμένη, τῆς σῆς παρθενίης μετάδος.

Pag. 79, l. 12. *Le cœur & les sens voila les deux principes qu'on reconnut à l'Amour.* Chez les Anciens l'objet des sens étoit toujours clair. Quand Stryangée déclare

Mem. de l'Acad. des B. L. t. 2. p. 77.

ſon amour à la Reine Zarine, elle entend tout de ſuite qu'il voudroit coucher avec elle ; & elle lui repond poliment qu'elle ne peut pas avoir pour lui cette complaiſance, parce qu'elle s'eſt toujours piquée d'être une femme extraordinaire. Ce qui met Sappho au déſeſpoir, c'eſt qu'elle couche ſeule : ἐγὼ μόνα καθεύδω. Dans Sophocle, la grande inquiétude de Déjanire eſt qu'Hercule ne ſoit plus ſon mari qu'*ad honores*, tandis qu'il le ſera réellement de la jeune Eſclave dont elle eſt jalouſe. Dans l'Amphitrion de Plaute, Jupiter en quittant Alcmene lui parle en ces termes : *vous devez être contente puiſqu'aucune femme ne m'eſt*

Sapph. apud Ephæſtion.

Trachin. v. 536.

aussi chere que vous. Et Alcméne lui repond : *J'aimerois mieux l'éprouver que de me l'entendre dire ; vous n'avez pas encore eu le temps d'échauffer votre place dans mon lit, & vous vous en allez !*

Experiri istuc mavellem me quam mî memorarier.
Prius abis quam lectûs, ubi cubuisti, concaluit locus.
Here, venisti mediâ nocte, nunc abis, &c.

Amphitruo. Act. 1. Sc. 3.

Un des premiers sentimens que l'amour inspire à Properce, c'est de détester la chasteté des femmes.

Donec me docuit castas odisse puellas.

Prop. lib. 1. El. 1.

Quand Ovide, Catulle, Tibulle, Properce & tous les Auteurs galans de l'ancienne Rome sont furieux contre leur

Maîtreſſe, c'eſt parce qu'un autre couche avec elle, & qu'eux mêmes n'y couchent pas. * Dans

Athen. Deipn. lib. 13. * Malgré leur jalouſie, ils prêtoient aſſez communément leur Maîtreſſe. Alcibiade prêta la ſienne à ſon ami Axiochus durant leur navigation ſur l'Helleſpont. Lorſque Catulle commença à ſe faire connoître, Manlius lui fit préſent d'une maiſon, & lui prêta ſa Maîtreſſe. *Catull. Ep. 63. ad Manlium.*

Ad quam communes exerceremus amores

Plut. Erotic. p. 759. & 760. dit l'Auteur. Plutarque n'approuve pas qu'on prête ni ſa femme ni ſa Maîtreſſe. Cependant Properce qui étoit jaloux à la fureur fut ſur le point de prêter Cynthie à Gallus; & peut-être la lui prêta-t-il; ce que nous ſçavons avec certitude, c'eſt qu'il ne fut point ſcandaliſé de la propoſition, & qu'il ne ſe défendit d'y avoir égard que par l'intérêt même de Gallus. Cynthie, lui dit-il, n'eſt point une Maîtreſſe ordinaire. Tu ne ſçais pas ce que c'eſt que d'être aimé d'elle. Elle te rendra la vie auſſi dure qu'à moi, elle te mettra à la porte; elle te battra. *Prop. lib. 1. El. 5.*

notre maniere de concevoir l'amour, l'objet des ſens eſt plus enveloppé, mais il n'y eſt pas moins réel. *Toute femme*, dit un Auteur moderne, *entend qu'on la deſire quand on lui dit, Je vous aime, & ne vous ſçait bon gré du, Je vous aime, que parce qu'il ſignifie, Je vous deſire.* Auſſi dans un Poëme que l'Auteur n'a point encore rendu public, Agnès Sorel s'exprime-t-elle comme Sapho :

Cabinet du Phil. F. 1.

La Pucelle.

Toute la nuit il faudra donc m'étendre,
Sans mon amant, ſeule au milieu d'un lit.

Pag. 80, l. 1. *C'eſt alors qu'on commence à battre.* Héſiode s'en étoit douté. Voilà pourquoi, dans ſa Théogonie, il fit naître Jumeaux le plaiſir des ſens & la diſpute opiniâtre, φιλότητα καὶ Ἔριν καρτερόθυμον.

Theogon. v. 224.

Pag. 80, l. 13. *Car si l'on débutoit avec une femme par la battre, &c.* Il y a des gens qui prétendent que cela leur est arrivé, & avec succès. J'avoue que le succès m'étonne. J'en ai pourtant trouvé un exemple dans l'antiquité. Cherea se trouvant pour la premiere fois avec la jeune Pamphile, lui déclare son amour, la viole & la bat :

Terent. Eunuch. Act. 4. Sc. 3.

Postquam ludificatu' est virginem
Vestem omnem miseræ discidit : eam ipsam
capillo conscidit.

Mais la circonstance l'exigeoit. Introduit chez cette belle sous l'habillement d'un Eunuque, il étoit à craindre qu'on ne le reconnût ; comme il vouloit lui donner toutes les preuves d'a-

mour possibles, il n'y avoit pas un moment à perdre. Voilà ce qui le détermina à la battre. Dans un cas ordinaire je n'approuverois pas ce procédé : il faut observer les gradations.

Il n'y a plus rien dans ma Dissertation qui ait besoin d'éclaircissement ou de preuve. J'en ai dit assez pour déterminer l'amant le plus timide à battre sa Maîtresse ; & pour tranquilliser celui qui, la battant par amour, se le reprochoit par défaut de lumieres. J'ai donc rempli mon objet.

Nil præter promissum est. Ite hac. Vos valete & plaudite. Terent. Eunuch.

TABLE DES MATIERES

LES PLUS IMPORTANTES,

Contenues dans les deux Volumes.

La lettre A indique le premier Volume, la lettre B indique le second, & le chiffre Arabe désigne la page.

A

F

H.

I

L

M

Fin de la Table de Matieres.

ERRATA.

Des circonstances, dont il est inutile d'informer le Public, ayant obligé de précipiter l'impression de cet Ouvrage, on n'a pas pu le rendre aussi correct qu'on l'auroit désiré. Il est échappé beaucoup de fautes, tant dans les Notes marginales, que dans les passages Grecs & Latins. Le Lecteur érudit voudra bien y suppléer. En voici quelques-unes, dans le François, qui pourroient altérer le sens.

TOME I.

Pag. 29. *quele*, lis. *qu'ele.*
Pag. 44. *Doctine*, lis. *Doctrine.*
Pag. 95. *antre*, lis. *Antre.*
Pag. 116. dans la note, *Reine*, lis. *Royne.*

TOME II.

Pag. 5. *Caën*, lisez, *Caïn.*
Pag. 80. *les transports*, lis. *ses transports.*

Pag. 95. *cet homme-là mort*, lis. *cet homme-là est mort.*

Le reste est aisé à corriger.

Pag. 95. *cet homme-là mort*, lis. *cet homme-là est mort.*

Le reste est aisé à corriger.



